GAGNEZ UN WEEK-END DÉTENTE PAGE 25

DOSSIER INÉDIT EN COLLABORATION AVEC Québec Science

GAZETTE DES FEMMES

Envoi de Poste-publications — N° de convention : 0187704 - Port de retour garanti. 525, rue Louis-Pasteur, Boucherville (Québec) J4B 8E7
Mars-avril 2004 Vol. 25, n° 6 CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME

3,50 $

FEMMES ET SCIENCE

La conquête inachevée

Elles sont biologistes, astrophysiciennes, géographes, ingénieures, neuropsychologues… Et pourtant, tout n'est pas gagné.

DOSSIER

16 FEMMES ET SCIENCE
LA CONQUÊTE INACHEVÉE

par Sophie Malavoy

Les femmes sont désormais présentes dans presque tous les secteurs de la recherche. Vont-elles pour autant changer la science? Un dossier spécial réalisé en collaboration avec le magazine *Québec Science*.

par Valérie Borde

Chercheuses, étudiantes, professeures, entrepreneures: 25 femmes témoignent de leur passion pour la science.

31 REPORTAGE
AUTOCHTONES URBAINES

par Marie-Eve Cousineau

De plus en plus de femmes des Premières Nations s'installent en ville. Elles n'y trouvent pas toujours l'eldorado dont elles rêvaient.

9 RENCONTRE
KIM LONGINOTTO, LA CINÉASTE DES INSOUMISES

par Martine Batani

La cinéaste anglaise Kim Longinotto parcourt le monde pour raconter la vie de ses consœurs. Ses documentaires mettent en scène des rebelles qui refusent de porter le poids des traditions.

34 TOUR DU MONDE
ESPAGNE
MORT AU MACHISME!

par Sabrina Ranvier

Aide financière aux femmes violentées; publicité qui invite les hommes à participer aux tâches ménagères; ville réservée aux dames le jeudi soir... L'Espagne multiplie les projets pour défendre l'égalité entre les sexes.

RUBRIQUES

3 BILLET
4 COURRIER
5 SUR LE VIF
6 QUOI DE NEUF?
14 ANTENNES
38 VIE PRATIQUE
40 LIVRES
41 CULTURE

Les héritières de Marie Curie

Demandez aux gens de nommer une scientifique d'importance; immanquablement, ils répondent : Marie Curie. En forçant un peu, certains finissent par citer Julie Payette. Après, c'est généralement le trou noir.

Cela ne reflète en rien la place qu'occupent aujourd'hui les femmes en science. Elles y ont accompli une véritable révolution. Chasse gardée masculine pendant des siècles, plusieurs des secteurs de recherche où ne s'aventuraient que de rares pionnières, jusqu'à il y a 30 ans, sont maintenant massivement investis par des talents féminins.

Le dossier spécial que nous vous proposons tente de cerner l'ampleur de ce bouleversement. Un dossier exceptionnel à double titre. D'abord, parce qu'il est le fruit d'une collaboration inusitée dans le monde des magazines, avec la mise en commun des ressources de *Québec Science* et de la *Gazette des femmes*, et ensuite par son contenu. Les témoignages (répartis entre les deux revues) de 50 chercheuses de tous âges, et actives dans plusieurs domaines, permettent de mieux mesurer leur contribution à la science québécoise.

S'il convient de saluer ce nouvel apport intellectuel des femmes, il ne faut tout de même pas être naïf, nous font remarquer la plupart des scientifiques interviewées. Bien des territoires restent à conquérir. Encore aujourd'hui, trop peu de femmes occupent des postes de direction et, dans certains créneaux, elles demeurent minoritaires. N'est-ce qu'une question de temps pour que, partout, elles se taillent une place? Espérons-le. Alors nous pourrons apprécier réellement leur influence sur l'évolution des sciences.

Rendez-vous dans 10 ans?

Annie Savoie
Rédactrice en chef par intérim
Gazette des femmes

Raymond Lemieux
Rédacteur en chef
Québec Science

Ne manquez pas les 25 autres portraits de chercheuses dans le numéro de mars du magazine *Québec Science*.

BAR DES SCIENCES

Les femmes vont-elles changer la science?

Un débat sur la place qu'ont prise les femmes en science
Animé par Yanick Villedieu (*Les Années lumière*, Radio-Canada)

À Montréal, le mardi 2 mars, de 17 h 30 à 19 h 30, au Barouf, 4171, rue Saint-Denis
À Québec, le mercredi 3 mars, de 17 h 30 à 19 h 30, au Loft, 291, rue Saint-Vallier Est

Quels territoires reste-t-il à conquérir pour les femmes en science? Font-elles la science différemment des hommes?

Entre autres invitées :

- **Claire Deschênes**, titulaire de la Chaire CRSNG/Alcan pour les femmes en sciences et en génie au Québec, et professeure au Département de génie mécanique de l'Université Laval;
- **Nathalie Barrette**, professeure de climatologie au Département de géographie de l'Université Laval;
- **Michèle Baron-Bradshaw**, chargée de mission pour la « parité dans la recherche et l'enseignement supérieur » au ministère délégué à la Recherche et aux Nouvelles Technologies, en France.

Organisé par l'équipe de la *Gazette des femmes* et de *Québec Science* en collaboration avec le Consulat général de France à Québec et le Cégep de Limoilou.

Assurez-vous d'avoir une place en vous inscrivant :
pour le bar de Montréal, auprès de M^me^ Nicole Lévesque, au (514) 843-6888, poste 21;
pour le bar de Québec, auprès de M^me^ Louise Fournier, au (418) 643-5171.

COURRIER

SOULIDARITÉ

La présidente du Réseau des femmes d'affaires du Québec, M^me^ Nicole Beaudoin, fait valoir « qu'il vaudrait mieux se mobiliser en montrant des modèles de femmes fortes qui réussissent », sous prétexte qu'un discours féministe axé sur les pauvres devient victimisant (« Fric et féminisme : le fossé », janv.-fév.). Je déplore ce genre de propos qui laissent entendre que les personnes pauvres ont échoué et n'ont qu'à se blâmer pour leur faiblesse, tandis que les personnes qui connaissent le succès (entendre la réussite financière) ne le doivent qu'à leur seul mérite. Les trajectoires de vie résultent d'interactions complexes entre les caractéristiques personnelles, familiales, sociales, etc. Les propos relevés plus haut s'éloignent fort de l'idéal de solidarité nécessaire à l'élimination de la pauvreté et perpétuent les préjugés. Vous avez dit « fossé »?

Annie Vervondel, Québec

BUSH CHASTE

Selon vos sources, aux États-Unis, les programmes d'éducation sexuelle abordant la contraception n'auraient reçu que 40 millions de dollars en 2002 (« Bush : la bénédiction des pro-vie », nov.-déc. 2003). Il s'agirait plutôt de 1,6 milliard selon celles dont je dispose.

L'enseignement de l'abstinence ne ferait que repousser de quelques mois le premier contact sexuel et ferait en sorte que les personnes chastes utiliseraient moins la contraception lors du premier contact sexuel. Cette dernière observation a effectivement été rapportée lors d'une étude tirée des données de la *AddHealth Study*. Toutefois, dans cette étude, les filles qui optaient pour l'abstinence étaient 52 fois moins à risque de devenir enceintes. C'est ce qui importe après tout! De plus, le report de la première relation sexuelle était de 38 mois chez les filles de race blanche.

Pourquoi ridiculiser M^me^ Unruh parce qu'elle dit que les condoms brisent, se déplacent et causent des allergies? Ce sont des faits scientifiques.

Je comprends mal que vous parliez d'une politique anti-choix quand il s'agit de présenter aux jeunes une option supplémentaire pour mieux gérer leurs pulsions sexuelles. Les personnes intéressées peuvent visiter Chasteté-Québec (www.chastete-quebec.com).

D^r^ Michel Robillard, Chambly

Réponse : Ayant obtenu un diplôme en *Women's Studies* à l'Université de Caroline du Nord, j'ai pu constater moi-même l'impact que peut avoir sur les jeunes femmes l'enseignement de la chasteté comme seul moyen de prévenir la grossesse. C'est dans ce même Sud qui prône l'abstinence que le *date rape* (viol du rendez-vous) et les dépressions liées au sentiment de culpabilité après avoir eu des relations sexuelles sont les plus communs.

Le mot « anti-choix » signifie « qui ne donne pas de choix ». Or, c'est exactement ce que font les programmes *abstinence only* en enseignant la chasteté comme seule méthode de planification familiale.

Les statistiques que j'ai fournies mesurent l'augmentation des fonds concédés par l'administration fédérale après l'arrivée de Bush au pouvoir, en 2002. Le président républicain a donné trois fois plus de nouveaux fonds aux programmes enseignant l'abstinence seulement qu'à ceux qui informent aussi sur la contraception. Cet argent neuf est venu s'ajouter aux montants déjà disponibles, qui représentent des centaines de millions de $ US.

Je ne crois pas ridiculiser M^me^ Unruh en la citant. Mais les spécialistes s'entendent pour dire que s'il arrive parfois que les condoms se déplacent ou se brisent, dans plus de 80 % des cas, ils sont efficaces contre les maladies transmissibles sexuellement et les grossesses. Avec du spermicide, l'efficacité grimpe à plus de 99 %.

Laura-Julie Perreault, journaliste

LES FILLES D'ABORD

J'aimerais vous féliciter pour votre excellent travail. J'ai abonné deux nièces à la *Gazette des femmes*.

Mais dans le courrier de la dernière publication, à l'article « Talents fous », j'ai été un peu frustrée de lire : « Nos plus chaleureuses félicitations à ce créateur et à ces créatrices de talent. » Il aurait été plus approprié de lire « à ces créatrices et à ce créateur », puisqu'il y a deux créatrices. On lit toujours le masculin avant le féminin, ce qui donne, à mon avis, plus d'importance à ce que dit un homme qu'une femme.

Ginette Simard, Ottawa

PETITS TRÉSORS

Je tiens à réagir à cette phrase de Mélanie Boucher : « Dans les garderies, les éducatrices sont rémunérées pour le faire », soit éduquer les enfants (Courrier, « Mère avant tout », janv.-fév.).

Une éducatrice en service de garde possède une formation collégiale ou universitaire et elle s'occupe d'un groupe de huit enfants, qui ne sont pas les siens. Elle doit appliquer un programme éducatif, intégrer des enfants avec des besoins particuliers, interagir avec plusieurs parents et des situations familiales parfois problématiques. Elle est régie par des normes gouvernementales et évolue dans un contexte de milieu de travail.

M^me^ Boucher veut faire reconnaître le travail des mères à la maison, et c'est tout à son honneur. Mais si elle veut l'appui des autres femmes qui, elles, ont choisi le métier d'éducatrice, elle devrait revoir sa stratégie.

Linda Lapointe, Saguenay

Écrivez-nous! Pour vous publier, nous avons besoin de vos nom, adresse et numéro de téléphone. Vos coordonnées demeureront confidentielles. Les lettres peuvent être abrégées.

Gazette des femmes, 8, rue Cook, 3^e^ étage, Québec (Québec) G1R 5J7
COURRIEL : gazette@csf.gouv.qc.ca

Depuis 1979, cette publication bimestrielle est élaborée à l'initiative et sous la supervision du Conseil du statut de la femme.
LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC en sont l'éditeur.

Conseil du statut de la femme
Québec

- **Directrice :** Thérèse Malleux
- **Rédactrice en chef par intérim :** Annie Savoie
- **Adjointe à la rédaction :** Mélanie Saint-Hilaire
- **Révision :** Robert Paré
- **Réalisation graphique :** Les Graphoïdes
- **Couverture :** Les Graphoïdes
- **Impression et pelliculage :** Quebecor World / L'Éclaireur
- **Marketing et publicité :** Francyne Powers, tél. (418) 644-7932 1 800-463-2851
- **Ventes publicitaires :** Catherine Brochu, tél. (418) 694-2363, télec. 688-4069
- **Courrier des lectrices :** *Gazette des femmes*, 8, rue Cook, 3^e^ étage, Québec (Québec) G1R 5J7
- **Téléphone :** (418) 643-4326
- **Télécopieur :** (418) 643-8926
- **Courriel :** gazette@csf.gouv.qc.ca
- **Site Internet :** www.gazettedesfemmes.com
- **Abonnements, changements d'adresse et retours postaux :** *Gazette des femmes*, 525, Louis-Pasteur, Boucherville (Québec) J4B 8E7. Téléphone : 1 800-667-4444 ou (514) 875-4444
- **Courriel :** AQcourrier@abonnement.qc.ca
- **Site Internet :** www.abonnement.qc.ca
- **Distribution :** Messageries de Presse Benjamin, 600, rue Jean-Mauf, Ville La Salle (Québec) H8R 1K7. Téléphone : (514) 364-1780
- **Dépôt légal :** 1^er^ trimestre 2004
- **ISSN :** 0704-4550
- © Gouvernement du Québec • Les articles publiés dans la *Gazette des femmes* sont indexés dans *Repère* et dans l'Index de la santé et des services sociaux
- La *Gazette des femmes* se dégage de toute responsabilité par rapport au contenu des publicités publiées dans ses pages.
- **Prix régulier :** 10 $: 3 ans; 10 $: 1 an
- **Poste-publications — N° de convention :** 0187704

S'allier pour l'égalité... EN SCIENCE AUSSI !

Joseph de Maistre, philosophe, écrivain et homme politique français du 19e siècle, affirmait à sa fille Constance, laquelle était intéressée par les sciences : « La science est une chose très dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Les femmes qui veulent faire les hommes ne sont que des singes ; or, c'est vouloir faire l'homme que de vouloir être savante. »

Si une telle réflexion peut nous faire sourire aujourd'hui, elle illustre néanmoins l'ampleur des résistances auxquelles les pionnières ont dû faire face pour prendre leur place en biologie, en chimie, en médecine, etc. Et cette conquête demeure inachevée, comme l'illustre bien le dossier de la *Gazette des femmes*.

Aujourd'hui encore, il demeure important de susciter l'intérêt des filles pour les sciences et les technologies, devenues omniprésentes dans notre vie. Qu'il s'agisse de comprendre le fonctionnement des organismes vivants, de concevoir des robots, d'analyser les tendances climatiques ou d'explorer l'évolution de l'univers, nous recourons à la science. La somme des connaissances scientifiques double tous les cinq ou six ans. D'ailleurs, 90 % de tous les scientifiques que l'humanité a jamais produits vivent toujours aujourd'hui, selon Peter Schwartz – futurologue et cofondateur de Global Business Network, un cabinet d'experts-conseils avant-gardiste, qui établit des stratégies pour les entreprises, notamment dans le domaine des technologies de l'information.

Signe des temps, le Québec éprouve un besoin croissant de main-d'œuvre en sciences et technologies. Depuis cinq ans, un emploi sur quatre est créé par les secteurs de haute technologie. Le Conseil national de recherche en sciences naturelles et génie estimait, en 2002, qu'il faudrait doubler le nombre de diplômés dans ces disciplines d'ici 2010.

À l'heure où nous éprouvons déjà un problème de relève scientifique, il est évident que le Québec ne peut plus se priver de l'apport des femmes. Pourtant, l'égalité entre les sexes est loin d'être atteinte en la matière. Bien qu'il faille se réjouir de l'augmentation considérable du nombre de femmes scientifiques dans les dernières décennies, elles demeurent sous-représentées dans certains secteurs comme le génie, la physique et l'informatique. Et cela, malgré les initiatives conçues pour les y attirer : le concours Chapeau les filles et son volet universitaire, Excelle science, du ministère de l'Éducation (qui font respectivement la promotion des secteurs non traditionnels et des domaines scientifiques auprès des étudiantes); les Scientifines et Les filles et les sciences, un duo électrisant (groupe d'apprentissage pour les filles de milieux défavorisés, dans un cas, et journée d'initiation dans l'autre); ou OPUS (Outils pédagogiques utiles en sciences).

La façon dont on enseigne les sciences et le manque de modèles expliqueraient en partie le désintérêt des filles pour ces disciplines. Pour les attirer et les y retenir, il serait essentiel, notamment, de démontrer les applications pratiques de ces matières. Les filles, plus que les garçons, ont besoin de percevoir l'utilité des sciences et des technologies pour la société.

Une étudiante de l'Université du Québec à Trois-Rivières a fourni récemment une illustration parfaite de ce phénomène. Véronique Gagnon, étudiante en biophysique et en biologie cellulaire, a trouvé une piste qui pourrait mener à une thérapie génique contre le cancer de l'endomètre. Or, à la journaliste qui l'interrogeait sur cette découverte, elle a exprimé son désir de venir en aide aux humains grâce à la science.

La progression trop lente du nombre d'étudiantes en physique et en génie, par exemple, démontre bien que des recherches supplémentaires sont nécessaires pour mieux comprendre les relations qu'entretiennent les femmes avec les sciences. Des changements profonds devront sûrement être réalisés en matière d'enseignement et de pratiques sur le terrain pour que les femmes choisissent des carrières scientifiques plus diversifiées et y soient mieux représentées dans les postes de direction.

Voilà, pour reprendre le slogan du 8 mars du Conseil du statut de la femme, un autre domaine où il faut « s'allier pour l'égalité » ! J'en profite pour vous souhaiter une belle Journée internationale des femmes. ■

Photo : Claudine Savoie

Tecla Pepin

Maman est avocate

Avec son nouveau régime d'assurance parentale, le Barreau prend le virage famille.

Dès janvier 2005, les avocates travailleuses autonomes pourront recevoir des prestations d'assurance parentale à la naissance d'un enfant. Le Barreau du Québec est le premier ordre professionnel en Amérique du Nord à offrir un tel programme à ses membres. Son but ? Encourager les femmes à demeurer dans la profession.

C'est en avril 2004 que les avocats commenceront à cotiser à ce tout nouveau régime. Le Barreau du Québec compte près de 20 000 membres, dont 44 % sont des femmes; d'ici sept ans, ce pourcentage passera à 60 %. Un programme d'assurance parentale s'imposait donc, explique Claude G. Leduc, qui était bâtonnier du Québec lors de l'élaboration du projet. « Au départ, certains affirmaient que ce n'était pas au Barreau d'offrir une telle mesure. Par contre, plusieurs jeunes avocates nous ont dit qu'elles étaient très heureuses qu'on pense enfin à leurs besoins. » Présentement, celles qui prennent un congé de maternité le défraient en entier.

Bientôt, la nouvelle maman recevra un soutien financier pouvant aller jusqu'à 1 500 $ par mois, pendant un maximum de trois mois. Il faut noter que cette assistance parentale n'est pas un régime de remplacement du revenu (privilège des salariées), mais une aide compensatoire pour les frais d'exploitation d'un cabinet, c'est-à-dire pour payer le coût du loyer ou encore maintenir une secrétaire en place. Afin de rendre ce projet viable, chaque membre du Barreau devra débourser 30 $ par année, en plus des frais d'adhésion à l'ordre, qui varient entre 700 $ et 1 000 $.

Bien que les avocates salariées bénéficient d'un congé parental pouvant atteindre un an, Sophie Gauthier, jeune avocate de Québec, croit qu'il serait difficile d'offrir plus de trois mois aux travailleuses autonomes. « Le temps d'arrêt de travail n'est pas suffisant », admet cette maman d'une petite fille de 2 ans et demi. « Cependant, il est compréhensible que le congé de maternité soit bref, vu la nature même du statut de travailleur autonome, qui nécessite une présence sur le marché du travail si on veut produire des revenus. Le Barreau pourrait toutefois bonifier le montant de 1 500 $ plus tard, si c'est possible financièrement. »

Il n'y a pas que les avocates qui pourront recourir à ce nouveau programme. Le Barreau a aussi pensé aux hommes, qui auront droit à un congé d'un mois. Mais, selon Sophie Gauthier, les pères ne seront pas légion à s'en prévaloir. « Pour avoir droit aux prestations, ils devront arrêter leurs activités professionnelles durant un mois complet. Les nouvelles mamans, elles, pourront recommencer à travailler à temps partiel durant leurs mois de congé et bénéficier tout de même de l'assurance parentale. »

Dès la première année, le nouveau régime pourrait soutenir jusqu'à 100 membres. Est-ce qu'il revalorisera la famille auprès des praticiennes du droit? Claude G. Leduc ne se fait pas d'illusion. « Ce programme n'est pas conçu pour inciter les avocates à avoir des enfants, mais pour les retenir dans la profession. Auparavant, plusieurs quittaient leur travail lorsqu'elles avaient des bébés. » Même son de cloche du côté de Sophie Gauthier. « Malgré que le nouveau régime permette aux travailleuses autonomes de vivre avec plus de sérénité la venue d'un bébé, les effets sur la pratique restent trop considérables pour que je puisse me permettre d'avoir un deuxième enfant. » ■

Photo: Megapress/Maurithus

La Corriveau pour aider les détenues

Elles logent près de nous : à la prison provinciale de Tanguay (à Montréal) ou d'Orsainville (à Québec), ou encore à la prison fédérale de Joliette. Pourtant, on ne sait rien des femmes criminalisées. Heureusement, un nouvel organisme se consacre à les comprendre et à les aider. Car les détenues purgent des peines trop sévères, et trop peu est fait pour les soutenir à leur sortie de prison, jugent les chercheuses du collectif La Corriveau.

Né il y a tout juste un an, le collectif défend la cause des détenues, qui représentent 5 % de la population carcérale canadienne. Le nom de cet organisme, constitué d'une cinquantaine d'intervenantes et de chercheuses francophones, n'a rien d'anodin. « On cherchait un nom qui disait tout », raconte la présidente, Nathalie Duhamel, ancienne directrice de la Société Elizabeth Fry de Montréal (qui vient aussi en aide aux femmes accusées d'un crime). « Or, la Corriveau a été condamnée au gibet parce qu'on la soupçonnait du meurtre d'un mari qui la battait. Pour s'assurer de leur autorité sur une population tout juste conquise, les autorités britanniques ont suspendu son cadavre dans une cage en fer. »

Selon le collectif, les femmes criminalisées sont souvent des marginales, et c'est en grande partie cette condition qui les incite à passer à l'acte. Une écrasante proportion de détenues (80 %) ont connu la violence physique ou sexuelle. Elles sont également nombreuses à diriger une famille monoparentale (60 % des détenues sont mères et, parmi elles, 70 % élèvent seules leur enfant) ou à s'identifier comme autochtones (25 %). Or, le système judiciaire pénalise les femmes incarcérées en ne prenant en compte ni leur histoire familiale ni leurs besoins.

Une écrasante proportion de détenues (80 %) ont connu la violence physique ou sexuelle. Elles sont également nombreuses à diriger une famille monoparentale ou à s'identifier comme autochtones.

Pour l'heure, les membres de La Corriveau travaillent principalement sur deux questions qui soulèvent leur ire et leur inquiétude. D'abord, elles veulent que les Services correctionnels cessent de prendre eux-mêmes en charge les problèmes de santé mentale des femmes. « Le rôle du système pénal est de gérer une peine, pas d'intervenir en santé mentale », souligne Nathalie Duhamel. Le personnel soignant doit rester indépendant des établissements carcéraux pour garantir la confidentialité et la qualité de la relation d'aide, renchérit Sylvie Frigon, professeure en criminologie à l'Université d'Ottawa et également fondatrice de La Corriveau.

Les deux chercheuses doutent que la prison soit l'endroit approprié pour recevoir des soins d'ordre psychique. Peut-on punir et guérir à la fois ? Selon elles, les programmes de réhabilitation dans les prisons fédérales sont plus nombreux depuis la réforme de 1996, mais les ressources se font rares à l'extérieur de celles-ci. Et c'est précisément dans la communauté que les femmes criminalisées devraient pouvoir recevoir de l'aide, notamment lorsqu'elles sortent de prison.

Ensuite, les membres du collectif veulent abolir la politique d'« équité » entre les sexes voulant que les femmes reconnues coupables de meurtre purgent les deux premières années de leur peine dans une unité à sécurité maximale, peu importe la violence conjugale ou les mauvais traitements dont elles ont été l'objet. « C'est là un effet pervers de l'égalité de traitement des sexes, puisqu'il s'agit souvent de règlements de comptes dans le cas des hommes », soutient Nathalie Duhamel, alors que les femmes sont davantage coupables d'homicides conjugaux découlant de la violence du conjoint. « Autant chez les hommes que chez les femmes criminalisés, il faut tenir compte du contexte de vie et des circonstances entourant l'homicide pour juger de la sévérité de la peine », tient à préciser Sylvie Frigon.

En octobre dernier, à Montréal, Nathalie Duhamel et Sylvie Frigon ont organisé leur premier colloque, intitulé « De la marginalisation à la criminalisation des femmes », qui a réuni une cinquantaine de spécialistes en criminologie – professeures, avocates, travailleuses sociales, représentantes d'établissements carcéraux. Déjà, elles préparent leur prochain colloque, prévu à l'automne 2004. Le collectif est d'autant déterminé à durer qu'il a reçu un accueil chaleureux de la part des organismes communautaires féministes. « Les femmes veulent aller au bout de leur engagement en aidant celles qui se trouvent à l'autre extrémité du spectre de la société, oubliées et marginalisées », conclut Nathalie Duhamel.

Formez votre Femme Club RYTHME FM et gagnez le Queen Mary 2

- Formez votre FEMME CLUB RYTHME FM à l'aide du coupon de participation ou via le **www.rythmefm.com**
- Écoutez RYTHME FM tous les jours du lundi au vendredi à **7h35, 10h35, 14h35 et 17h35**, dès le lundi 16 février, nous mentionnerons le nom d'une personne de votre FEMME CLUB RYTHME FM.
- Cette personne aura 9 minutes 19 secondes pour nous joindre au **670-9000** et devenir finaliste pour gagner une croisière pour son FEMME CLUB tout entier à bord du Queen Mary 2 d'une **valeur de 20 000 $**.
- L'attribution de cette croisière s'effectuera parmi tous les FEMMES CLUB RYTHME FM finalistes lors d'une soirée VIP.
- Ce concours s'adresse exclusivement aux auditrices de RYTHME FM.

Une station COGECO

91.9 Québec

Rythme FM

Formez votre FEMME CLUB RYTHME FM, en vous inscrivant ainsi que trois de vos amies, et courez la chance de gagner le Queen Mary 2 !

1 Nom du capitaine du FEMME CLUB	Adresse	Téléphone	
2 Nom	Adresse	Téléphone	
3 Nom	Adresse	Téléphone	
4 Nom	Adresse	Téléphone	

Adresse de retour
1305, chemin Sainte-foy
4e étage, Québec (Québec)
G1S 4Y5
Télécopieur : 527-0919

* Règlements disponibles à la station. 18 ans et plus.

Kim Longinotto
la cinéaste des INSOUMISES

Elle a les yeux d'un chat, brillants et mystérieux, un physique à la Jane Birkin et le sourire délicat d'une femme qui s'est levée avec le soleil. Sa fragilité apparente contraste avec l'audace de ses travaux. Est-ce vraiment cette cinéaste qui parcourt le monde, caméra chargée à bloc, pour raconter la vie de ses consœurs? Kim Longinotto ressemble aux femmes qu'elle se plaît à filmer, faites à la fois de béton et de porcelaine.

En ce mois de novembre, la documentariste anglaise est l'invitée d'honneur des Rencontres internationales du documentaire de Montréal. Au public de la Cinémathèque québécoise, elle est venue présenter son film *The Day I Will Never Forget*, gagnant de nombreux prix (dont celui du meilleur documentaire britannique aux Hot Docs, grand festival canadien). « Il y a une scène qui peut être intolérable, prévient-elle. Si vous vous sentez fragile, sortez de la salle au moment où la femme en jaune apparaîtra. »

La dame en jaune, c'est une vieille exciseuse du Kenya, voyageant avec son attirail : du fil, des aiguilles et une lame bien aiguisée. La dite scène, qui hante désormais la cinéaste, nous montre une fillette mignonne, étendue sur le plancher, les jambes attachées. C'est tout. Au sang et au sexe, Kim Longinotto a préféré « montrer » les hurlements, les pleurs, les appels à l'aide. « Une jeune Africaine a insisté pour que je garde la scène au montage. Elle voulait que les hommes sachent. »

Faire savoir sans juger, donner une tribune à celles qui n'en ont pas, montrer comment, encore, le respect de l'autre fait défaut à une grande partie de l'humanité : voilà ce que fait la cinéaste aux doux mouvements de caméra. Sans révolutionner le genre documentaire – un critique montréalais a même dit qu'ils étaient « marqués d'une esthétique 80's vieillotte » –, les films de Kim Longinotto, empreints d'empathie, permettent au public d'entrer tout doucement dans l'univers intime des sujets. Ils sont aussi riches de ses propres expériences, de son passé qui semble toujours y jouer en sourdine.

Kim Longinotto dans son appartement de Londres.

Sur sa jeunesse, Kim Longinotto reste discrète. « Oui, mon père est italien, mais je suis anglaise. » C'est tout ce qu'elle dira sur cette famille qu'elle n'aime pas et qu'elle a quitté très jeune. À peine passée l'adolescence, elle a fui, partageant la vie des sans-abri de Londres pendant un an. Comment c'était dans la rue? « C'était froid », répond-elle brièvement. Une expérience douloureuse qui lui a inspiré quatre documentaires sur le sujet et donné le goût de la marge pour toujours.

Toutes les héroïnes de sa dizaine de documentaires sont des marginales, des insoumises, refusant les traditions, voulant vivre libres, parfois même au sacrifice de leur famille. Elles sont des combattantes, luttant pour le droit au divorce en Iran (*Divorce Iranian Style*), contre les stéréotypes sexuels au Japon (*Shinjuku Boys*) ou contre l'excision et le mariage à 10 ans au Kenya (*The Day I Will Never Forget*).

Si, dans ses films, la réalisatrice réduit le commentaire au minimum, en entrevue, elle parle de ses personnages avec une voix aussi intarissable qu'admirative. « Lors du tournage de *The Day I Will Never Forget*, nous avons découvert l'incroyable Simalo, raconte la réalisatrice de 52 ans, en sirotant un thé au lait. Une toute jeune Africaine ayant fui l'homme à qui sa mère l'avait offerte après son excision. » Lorsque Simalo est retournée dans sa famille, sa mère s'est confondue en larmes et en excuses. Mais la jeune fille s'est détournée. Elle a décidé de quitter sa famille pour de bon et de retourner à l'école, avec l'aide des services sociaux. Aux dernières nouvelles, elle étudiait toujours. « Si je faisais de la fiction, jamais je n'aurais pu inventer une fille aussi courageuse. C'est toujours si excitant de filmer des rebelles! »

Des rebelles, Kim Longinotto en a rencontrées. Comme Gaish, l'un des trois *onnabe* (des femmes vivant comme des

Ni hommes ni femmes, les *Shinjuku Boys* défient les stéréotypes sexuels au Japon.

hommes) présentés dans son film *Shinjuku Boys*, qui aborde le sujet du mélange des genres. « Au fond, Gaish veut devenir un homme pour avoir le droit de s'affirmer et d'être forte, ce qui n'est toujours pas évident au Japon… et ailleurs. »

C'est lors de ses études en cinéma à la National Film and Television School de Grande-Bretagne, à Beaconsfield, en 1979, que l'artiste – qui gagne sa vie comme chef-opératrice – a réalisé son premier documentaire. *Pride of Place* décrit l'internat où elle a étudié, petite, dans le Buckinghamshire. « C'était un château à la campagne, un endroit horrible, une place de fous, tranche-t-elle, avec une pointe d'humour. Les spectateurs ont apaisé mes tourments en confirmant que cette école était bel et bien bizarre, presque un camp militaire. »

Elle reviendra sur ce thème avec *Dream Girls* – réalisé au Japon avec sa collègue Jano Williams et produit par la BBC –, en filmant les coulisses de la Takarazuka Music School, où des hommes apprennent le théâtre aux jeunes femmes en les soumettant à l'isolement et à une discipline de fer. Selon la devise « propreté, pureté et grâce », ils leur font laver les planchers…

En tournant sa caméra vers ses monstres intérieurs, Kim Longinotto les met KO les uns après les autres. Le film dont elle se sent le plus proche est *Runaway*, documentaire réalisé avec l'anthropologue iranienne Ziba Mir-Hosseini sur un centre d'accueil pour jeunes femmes à Téhéran. « J'étais admirative devant le courage de Maryam, 12 ans, qui a voyagé des heures toute seule pour fuir une famille oppressante. » Lors de ce tournage, Kim Longinotto – qui a elle-même connu la vie de fugueuse – a versé des seaux de larmes en silence derrière sa caméra. « Je ne pouvais rien faire pour ces adolescentes, et cette impuissance m'était extrêmement douloureuse », se rappelle-t-elle. Toutefois, la cinéaste, grande fan du polémiste américain Michael Moore, croit au cinéma engagé, celui qui bouscule et transforme. « En réalité, ce sont les filles dans mes films qui changent les choses. Ce sont elles qui sensibilisent les gens. Moi, je n'ai qu'à être là au bon moment pour documenter. »

Dans ses films, Kim Longinotto s'intéresse à l'enfance, à l'adolescence, au passage à l'âge adulte, des périodes jonchées de questions existentielles qui la fascinent. Au moment de l'entrevue, elle était inséparable du *Petit copain* de Donna Tartt, un livre narré par une fillette. Elle parle aussi avec tendresse du film *Where is my Friends' House*, du cinéaste iranien Abbas Kiarostami, dans lequel un enfant constamment critiqué par les adultes incarne le personnage le plus moral.

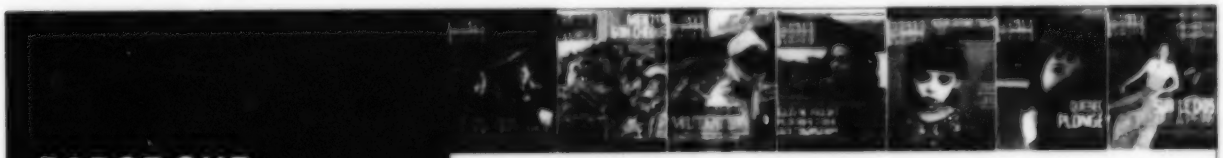
Féministe, la réalisatrice ? Oui, répond-elle sans hésitation. Surtout, elle attend le jour où les humains pourront agir en toute liberté, sans se conformer à des stéréotypes sexuels. « Il reste beaucoup à faire pour les femmes, mais je me sens encouragée par celles que j'ai rencontrées, confie la cinéaste. Comme cette Japonaise qui rêvait de devenir lutteuse professionnelle – elle y a réussi – dans mon film *Gaea Girls*. Vous savez, les femmes sont très belles quand elles se battent. » À la regarder, on comprend ce qu'elle veut dire. ■

Héroïne de *Runaway*, Maryam avait 12 ans lorsqu'elle a fui son village natal, Doroud, en Iran. À Téhéran, un centre pour jeunes filles l'a recueillie.

Photo : Lateh Sherkat

Les films de Kim Longinotto ne sont pas disponibles au Canada. On peut toutefois les commander à partir du site Internet de *Women Make Movies*

www.wmm.com



PARCE QUE
SAVOIR
C'EST
POUVOIR

MAGAZINE
RECTO
VERSO

ABONNEZ-VOUS ! Comment se transforme le monde ?
Qui décide ? Qui écope ? Qui propose de faire autrement ?
Ici comme ailleurs, des gens innovent, bousculent et agissent.
Tous les deux mois, nous vous les présentons.

1215, de la Visitation, bureau 101, Montréal (Québec) H2L 3B5
Téléphone 514.523.5998 | Télécopieur 514.523.5812
Courriel rectoverso@videotron.ca | www.rectoverso.info

Deux concours pour augmenter la présence des femmes dans les domaines techniques et scientifiques

Chapeau, les filles! et *Excelle Science*

Depuis huit ans, le ministère de l'Éducation, en partenariat avec une vingtaine d'organismes publics ou privés, d'entreprises, de ministères et de centrales syndicales, organise le concours *Chapeau, les filles!* Ce concours, dont le principal objectif est d'encourager les femmes à choisir une profession ou un métier traditionnellement masculins a fait plusieurs centaines de lauréates, dont près de 400 femmes qui étudiaient dans des disciplines liées aux technologies de pointe.

Au concours *Chapeau, les filles!*, s'est ajouté, il y a trois ans, un volet spécifiquement dédié à la promotion des domaines scientifiques auprès des femmes. Il s'agit du concours *Excelle Science* qui se déroule dans les universités québécoises et qui vise à encourager les femmes inscrites dans des domaines à prédominance masculine des sciences pures, de l'informatique ou du génie. Grâce aux partenaires, et en particulier au ministère du Développement économique et régional, une trentaine d'étudiantes sont récompensées annuellement.

Pour aider les femmes à opter pour une carrière différente, on a procédé récemment à la mise en ligne, sur Internet, de la banque de cybermentores *Chapeau, les filles!* et *Excelle Science*. Ce nouveau moyen actuel et efficace permet de donner des modèles de réussite dans des domaines peu fréquentés par les femmes, tout en démythifiant les carrières technologiques ou scientifiques.

En 2003-2004, les partenaires des concours remettront des prix d'une valeur totale de 250 000 $ à des lauréates étudiant dans des domaines traditionnellement masculins à la formation professionnelle, à la formation technique ou dans des domaines des sciences et du génie à l'université.

Renseignez-vous à votre établissement d'enseignement ou consultez les sites suivants :

www.inforoutefpt.org/chapeau
www.meq.gouv.qc.ca/chapeau

Vous pouvez écrire à :

chapeaulesfilles@meq.gouv.qc.ca

Geneviève Thibault

NOUVEL ARRIVAGE

ON LUI DOIT le best-seller biographique *Judith Jasmin : de feu et de flamme*. Colette Beauchamp est elle-même une grande journaliste. Infatigable militante, elle publie maintenant *Du Québec à Kaboul*, recueil de lettres adressées à une amie afghane, Shoukria, mère et résistante. L'une de ces héroïnes du quotidien qui, au mépris de leur vie, ont tenu des écoles clandestines pour filles pendant l'ère des talibans et s'appliquent aujourd'hui à créer un pays démocratique.

L'aventure débute après le 11 septembre 2001, lors de l'intervention militaire américaine en Afghanistan. Au fil des pages, Beauchamp découvre le destin épouvantable du peuple afghan, coincé entre l'oppression des fondamentalistes et les intérêts stratégiques des puissances en « guerre contre le terrorisme ». D'une part, elle constate les déplacements de populations, l'absence criante d'aide internationale, la pénurie d'eau potable et de vivres; de l'autre, elle apprend les viols, les mariages forcés, le harcèlement systématique des femmes, interdites de travail et exclues des institutions civiles. Selon ses sources, 80 % des Afghanes souffriraient de détresse psychologique profonde.

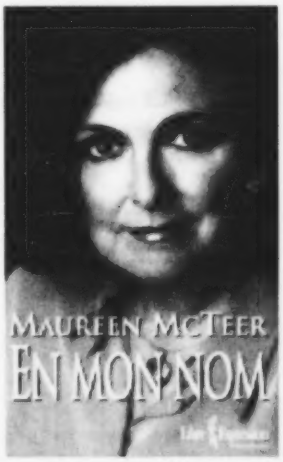
Oscillant entre l'affliction et l'espoir, le récit – soutenu par une bibliographie exhaustive – est un morceau de bravoure… qui se digère à petites doses. Tout en rendant hommage au courage des Afghanes, Colette Beauchamp invite à la solidarité internationale. Et dresse un constat inquiétant : en ces temps de nationalisme exacerbé, les médias boudent les pacifistes, dont les idées n'ont plus cours que dans l'Internet. Au fait, qu'est-il arrivé à Shoukria et ses enfants ? Il n'y a aucun épilogue pour nous rassurer sur leur sort.

Écosociété, 2003, 328 p.

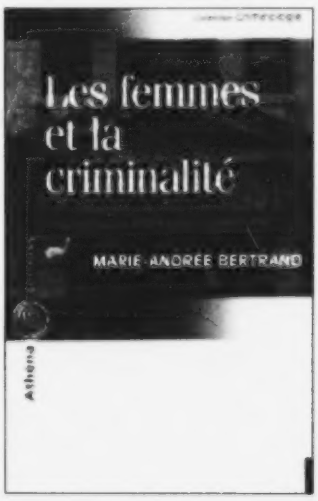
QUI A DIT qu'il ne se passait jamais rien en politique canadienne ? Certainement pas Maureen McTeer, l'épouse de l'ancien chef du Parti progressiste-conservateur, Joe Clark. Au moment où elle lançait sa biographie, le parti passait l'arme à gauche au profit de la nouvelle Alliance canadienne. « Maureen affirme qu'il se produit toujours quelque chose lorsque c'est son tour d'être sous les projecteurs », fait remarquer l'ex-député !

Voix douce, français impeccable, de nombreux francophones prisent l'avocate et auteure (*Vivre au XX^e siècle : choix et enjeux*) experte en éthique de la reproduction humaine. On connaît moins la femme publique, qui cumule pourtant trois décennies de politique active. Atypique, l'ex-première dame ? Lorsque Trudeau a déclaré la Loi sur les mesures de guerre, en octobre 1970, l'étudiante en droit à l'Université d'Ottawa s'est indignée : « La suspension de nos droits donnait carte blanche pour attaquer les ennemis politiques du gouvernement fédéral. » Cette féministe a aussi dérangé l'opinion en arborant son nom de jeune fille. Lorsque son mari devint premier ministre, en 1976, son indépendance consternait. « Le stéréotype de la petite épouse bien rangée, souriante et bien habillée était toujours la norme », relate-t-elle.

En dépit des difficultés, McTeer a réussi à combiner vie politique, carrière et famille. En se présentant aux élections fédérales de 1988, sous la bannière conservatrice, elle a fait l'histoire, devançant même Hillary Clinton : « Joe et moi avons rompu avec la tradition en devenant le premier couple cherchant à se faire élire. » Leur tandem reste l'un des plus intègres que l'arène politique canadienne ait connus. Il n'empêche que le rôle d'ambassadrice de charme, qui échoit trop souvent aux femmes en politique, perdure : la propre fille de McTeer, la très jolie Catherine Clark, a plus d'une fois « mis en attente sa propre carrière pour mener campagne » pour son père…



Libre Expression, 2003, 407 p.



MAUVAISE NOUVELLE : alors que, depuis 1990, la criminalité diminue au Canada, celle des Canadiennes augmente. Les femmes commettent en général des actes moins graves que ceux des hommes, mais elles « menacent, attaquent et frappent et maintenant, cela se voit », constate la criminologue Marie-Andrée Bertrand. En 1999, Statistique Canada indiquait que 549 000 hommes (pour

690 000 femmes) s'étaient plaints d'agressivité excessive de la part de leur conjointe. Résultat : la violence féminine est devenue le nouveau sujet à la mode dans les médias. Quelle est la portée réelle de ces faits ?

Dans son essai *Les femmes et la criminalité* – une petite bombe –, Marie-Andrée Bertrand nous invite à nous interroger sur « le genre et la couleur » du droit. La criminalisation croissante des Occidentales n'indique pas seulement qu'elles commettent plus de crimes graves qu'autrefois, mais aussi qu'elles sont davantage punies pour ces crimes, dit-elle. Surtout si elles ont la peau foncée. Aux États-Unis, le taux d'emprisonnement des Afro-Américaines atteint celui des hommes blancs, même si, statistiquement, les femmes commettent bien moins d'illégalités que les hommes. Au Canada, la proportion d'autochtones incarcérées est aussi très élevée.

Les conditions de vie qui prévalent dans les institutions correctionnelles pour femmes – où les détenues sont souvent isolées de leur famille et privées d'un véritable programme de formation – constituent un scandale, s'indigne l'auteure, qui ne mâche pas ses mots. « Quoi que les femmes demandent au droit, elles se repentiront d'y avoir recouru. Il ne travaille jamais à leur avantage. »

Athéna Éditions, 2003, 209 p.

SUR LA QUESTION des conditions de travail des femmes, les Françaises ont une longueur d'avance sur nous. Sceptiques ? Lisez ce guide pratique de l'auteure Marie-Paule Dousset. Pour réaliser ses aspirations au boulot, tout y est : liste des entreprises exemplaires, des réseaux féminins internationaux, des arguments juridiques en faveur de la parité, etc. L'auteure prône aussi l'attitude *girlcut*, qui consiste à promouvoir les stratégies favorables aux dames : ses adeptes pratiquent l'autopromotion et « votent avec le porte-monnaie », en achetant les produits d'entreprises qui respectent les travailleuses. D'une rouerie délicieuse !

Seuil, 2003, 280 p.

MUSE GUEULE

« Dans le Coran, rien ne dit que les femmes ont le droit de chanter à la télévision. »
Fazl Ahmad Manawi, juge afghan, furieux que la télé de Kaboul ait diffusé le clip d'une chanteuse pour la première fois depuis 1992 (*The National Post*, 17 janvier).

« Ils sont vraiment insécures. Nous devons montrer de la compassion envers eux. »
Chatsumarn Kabilsingh, première femme moine du bouddhisme thaïlandais, à propos de ses collègues qui refusent la féminisation du clergé (*The Globe and Mail*, 17 novembre 2003).

« L'Histoire ne relate que peu de cas de femmes prêtres. Cela n'a rien d'étonnant dans la mesure où elle a été écrite par des hommes [...] D'importantes recherches historiques démontrent, en s'appuyant sur des inscriptions funéraires, des mosaïques, des lettres pontificales et d'autres textes, que les femmes ont exercé le sacerdoce pendant les 13 premiers siècles de l'histoire de l'Église. »
Juan José Tamayo-Acosta, directeur de la Chaire de théologie à l'université Carlos III de Madrid (*Le Courrier international*, du 9 au 15 octobre 2003).

« Je voulais présenter aux enfants africains une poupée qui soit le reflet de leur propre beauté. »
Judith Oosthuizen, créatrice sud-africaine de Miss Dela, première poupée noire aux traits réalistes (*Le Soleil*, 4 décembre 2003).

NOS LUTTES... NOS SUCCÈS... NOTRE AVENIR...

LA FORCE DU NOMBRE, UNE FORCE QUI COMPTE

Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec
www.ftq.qc.ca
FTQ

LA FTQ REPRÉSENTE LE PLUS GRAND NOMBRE DE TRAVAILLEUSES SYNDIQUÉES AU QUÉBEC

LE PRIX DE LA LONGÉVITÉ

AU CANADA, LES FEMMES VIVENT plus longtemps que les hommes, mais elles ne sont pas pour autant en meilleure santé, comme le relate le premier *Rapport de surveillance de la santé des femmes*. Cette étude volumineuse, conduite sous l'égide de Santé Canada et de l'Institut canadien d'information sur la santé, fait un tour d'horizon complet des maux dont elles souffrent, de l'abus d'alcool au suicide en passant par les maladies cardiovasculaires ou transmises sexuellement.

Certes, les Canadiennes affichent un excellent bilan de santé comparativement aux femmes d'autres pays. Le taux de mortalité lié à la maternité, à 4,4 décès pour 100 000 naissances, est l'un des plus bas au monde. Elles jouissent aussi d'une plus grande espérance de vie que leurs compatriotes masculins (81,4 ans, comparativement à 75,9 ans). Mais cet écart diminue nettement lorsqu'on exclut les décès causés par les maladies liées au tabagisme et à d'autres causes évitables (84,9 ans contre 82,7 ans). Par ailleurs, les femmes sont un peu plus souvent victimes d'incapacités que les hommes : lors de l'*Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes*, réalisée en 2000-2001 par Statistique Canada, 14,7 % des femmes ont déclaré être limitées à l'occasion dans leurs activités, contre 13,1 % des hommes.

Les jeunes femmes, affirme l'étude, courent des risques non négligeables. Leur santé sexuelle est particulièrement préoccupante, puisque 40 % des célibataires âgées de 15 à 17 ans et actives sexuellement affirment ne pas utiliser de moyen de contraception de façon constante. Chez les jeunes de 15 à 29 ans, les femmes représentent à l'heure actuelle 44,5 % des nouveaux cas de séropositivité, comparativement à 14,6 % en 1985. La santé mentale des adolescentes cause également du souci : le taux d'hospitalisation à la suite de tentatives de suicide des filles de 15 à 19 ans est près de trois fois supérieur à celui des garçons du même âge (221 pour 100 000 habitants, contre 85 chez les hommes).

Les aînées font également face à des fardeaux de maladie plus importants que les hommes. Ainsi, 55 % des femmes de plus de 75 ans souffrent d'ostéoporose ou d'arthrite, contre 38 % des hommes. Elles s'exposent à des risques accrus, car elles sont moins nombreuses à faire de l'exercice que leurs homologues masculins (72 % des femmes de plus de 70 ans sont inactives, contre 56 % des hommes du même âge).

Tous âges confondus, précise le rapport, les femmes célibataires et celles vivant en milieu rural risquent davantage de connaître des problèmes de santé que les autres Canadiennes.

secure.cihi.ca/cihiweb/dispPage.jsp?cw_page=PG_29_F&cw_topic=29

LA GARDERIE ne nuit pas au QI

EN 1997, UNE ENQUÊTE de Statistique Canada montrait que 59 % des hommes et 51 % des femmes pensent encore qu'un enfant risque de souffrir du fait que ses deux parents travaillent à temps plein. Une nouvelle étude du même organisme prouve aujourd'hui qu'ils se trompent : statistiquement, les petits d'âge préscolaire qui fréquentent les services de garde parce que leurs deux parents travaillent ne présentent aucun retard de développement cognitif à leur entrée à l'école par rapport à ceux qui passent plus de temps avec papa ou maman. L'étude confirme notamment que le travail de la mère à l'extérieur n'a pas, à lui seul, d'incidence négative sur les résultats cognitifs. En revanche, un revenu familial élevé et des parents compétents en matière d'éducation favorisent le développement des enfants.

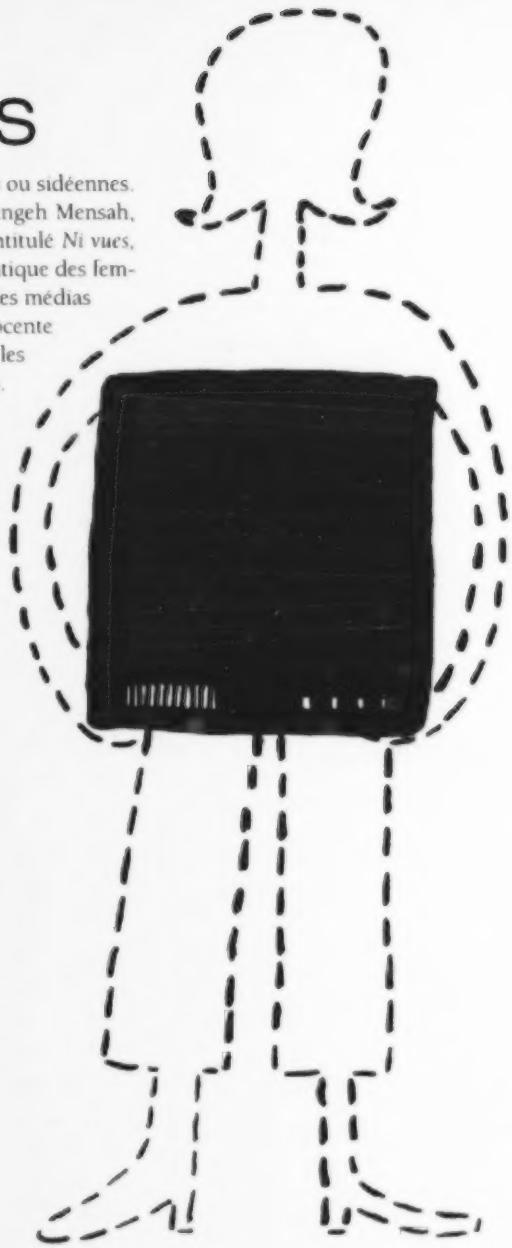
Travail des parents, recours à des services de garde et résultats cognitifs des jeunes enfants.

www.statcan.ca/francais/research/89-594-XIF/89-594-XIF.pdf

Invisibles sidéennes

LES MÉDIAS ACCORDENT BIEN PEU DE PLACE aux femmes séropositives ou sidéennes. Et ils ont tendance à les cataloguer suivant des stéréotypes, selon Maria Nengeh Mensah, professeure à l'École de travail social de l'UQAM. Dans son dernier livre, intitulé *Ni vues, ni connues?*, la chercheuse passe en revue près de 20 ans de couverture médiatique des femmes atteintes du VIH ou du sida au Québec. Trop souvent, démontre-t-elle, les médias colportent encore des images presque caricaturales, allant de la victime innocente contaminée par transfusion à la prostituée ou à la droguée coupable de tous les maux. Les femmes séropositives ne peuvent se reconnaître dans ces clichés. Même si le journal *De Tête et de Cœur*, écrit par et pour ces femmes, est publié depuis 1996, Maria Nengeh Mensah a constaté que les militantes manquent encore d'encouragement pour briser l'isolement, faire entendre leur voix et investir plus ouvertement les médias.

***Ni vues, ni connues? Femmes, VIH, médias*, Maria Nengeh Mensah, Les Éditions du remue-ménage, 2003, 230 p.**



EN BREF

Les filles représentent encore 57% des 104 millions d'enfants non scolarisés dans le monde. Dans 54 pays, la parité reste «une perspective lointaine» (*Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous*, UNESCO, 2003).

Les autorités municipales de Toronto négligent totalement les nombreux problèmes de pauvreté et d'intégration sociale que connaissent les femmes de couleur et les immigrantes vivant dans la Ville reine (selon une étude de Punam Khosla, activiste torontoise, publiée par l'organisme The Community Social Planning Council of Toronto).

Les deux tiers des 78 PDG québécois interrogés par la firme de management Laurendeau-Labrecque souhaiteraient que le conseil d'administration de leur entreprise compte plus de femmes.

Se marier tôt
ET MOURIR JEUNE

SELON LE DERNIER RAPPORT mondial du Fonds des Nations Unies pour la population, le mariage des mineures nuit aux efforts investis dans leur santé, leur nutrition et leur éducation pour faire progresser les pays en développement. La pauvreté, le désir des parents de faire en sorte que leurs filles n'aient pas de rapports sexuels hors mariage, le manque de possibilités d'éducation et d'emploi et le sentiment que les femmes ne se réalisent pleinement que dans la maternité perpétuent le mariage précoce dans de nombreux pays. Au Nigeria, par exemple, près de 80% des adolescentes les plus pauvres se marient avant l'âge de 18 ans, contre 22% pour les plus riches. Au Niger, la proportion est de 76%, et elle est de 60% au Népal.

Ces jeunes mariées sont très vulnérables. Ainsi, seulement 17% d'entre elles recourent à la contraception. Or, les adolescentes subissent au moins le quart des quelque 20 millions d'avortements pratiqués chaque année dans des conditions dangereuses, responsables de près de 80000 décès. Par ailleurs, des études menées en Inde, en Jamaïque, au Mali, en Tanzanie et au Zimbabwe ont établi que 20 à 30% des mineures ont déjà été victimes de violence sexuelle. De nombreux pays s'efforcent de protéger les droits des filles, avec un certain succès. Au Bangladesh, par exemple, un programme de bourses d'enseignement secondaire exige que les étudiantes qui en bénéficient ne se marient pas avant d'avoir passé l'examen final de la dixième année. Dans les régions ciblées de ce pays, le taux de scolarisation féminine a plus que doublé entre 1994 et 2001.

***État de la population mondiale 2003, un milliard à ne pas oublier.* www.unfpa.org**

Illustrations : Sophie Casson

La CONQUÊTE inachevée

Les femmes sont désormais présentes dans tous les secteurs de la recherche. Vont-elles pour autant changer la science? Un dossier spécial réalisé en collaboration avec Québec Science.

par Sophie Malavoy

Au nord du 75e parallèle, une jeune biologiste prélève méthodiquement des échantillons de phytoplancton. À des milliers de kilomètres de là, une géologue analyse la composition du sol de la forêt amazonienne. Ailleurs, une physicienne explore les mystères de la matière, les yeux rivés sur des équations. De l'Arctique aux tropiques, en passant par les laboratoires les plus sophistiqués de notre planète, les femmes de science sont maintenant partout.

Dire qu'au début du XXe siècle, la Commission géologique du Canada refusait de fournir à Alice Wilson, première géologue canadienne, l'auto nécessaire pour aller sur le terrain étudier ses fossiles... Contrairement à ses confrères, celle qui deviendrait plus tard la première femme membre de la Société royale du Canada (Académie canadienne des sciences, des arts et des lettres) a donc commencé sa carrière à pied et à vélo!

Les choses ont bien changé depuis. Au premier cycle universitaire, les femmes sont majoritaires dans plusieurs secteurs (voir le tableau en page 26), comme la biologie (66 %), l'agriculture (59 %) et la biochimie (56 %). Le temps des valeureuses pionnières est bel et bien révolu.

Cette conquête des carrières scientifiques connaît toutefois quelques ratés. Les inscriptions féminines dans des disciplines comme le génie ou la physique ont beau avoir progressé depuis 15 ans, elles ne dépassent pas 22 %. « Malgré toutes nos actions ces

entrevues en encadré réalisées par Valérie Borde

ILLUSTRATION : ISABELLE ARSENAULT

Les hommes et les femmes possèdent une vision complémentaire autant dans leur choix d'études que dans la façon d'aborder les problèmes, estime Claire Deschênes.

LOUISE BILODEAU

dernières années, on dirait qu'il y a une barrière plus difficile à faire tomber pour ces disciplines », dit Claire Deschênes, titulaire de la Chaire CRSNG/Alcan pour les femmes en sciences et en génie au Québec.

« Papa, c'est quoi la science qui étudie la vie ? » a demandé Catherine Potvin, aujourd'hui professeure de biologie à l'Université McGill, quand elle avait 6 ans. Tous les experts le diront : en général, les femmes s'intéressent plus aux organismes vivants qu'aux machines. « Lorsque l'Université de Guelph, en Ontario, a créé son programme de génie en environnement – qui n'existe pas au Québec –, 40 % des inscrits étaient des femmes », raconte Claire Deschênes, également professeure au Département de génie mécanique de l'Université Laval. En comparaison, les inscriptions québécoises en génie mécanique, génie électrique et génie informatique ne dépassent pas 15 % !

Des enquêtes effectuées auprès d'élèves du secondaire confirment cette préférence : les trois quarts des filles affirment qu'elles veulent un travail qui touche l'humain, contre la moitié des garçons. Question de génétique ou de socialisation ? « Une chose est sûre, répond Monique Frize, professeure de génie biomédical à l'Université de Carleton et à l'Université d'Ottawa : quand on offre de beaux projets éducatifs aux filles dans des domaines qui les intéressent moins *a priori*, on découvre qu'elles aiment ça ! » Au camp d'été en informatique pour les jeunes de l'Université de Carleton, la semaine réservée aux filles remporte beaucoup de succès, selon la chercheuse.

Faut-il alors revoir la pédagogie pour éviter que les filles ne boudent des secteurs comme les mathématiques, la physique et l'informatique ? Plusieurs le pensent (voir le texte *Filles et science : une question de chimie*, page 36). Mais ce n'est pas tout, il existe aussi une méconnaissance des carrières scientifiques de la part des enseignants, des orienteurs scolaires et aussi des parents. De nos jours encore, des ado-

Proportion d'étudiantes en sciences et en génie au premier cycle dans les universités du Québec, en 2001.

Discipline	Proportion de femmes
Biologie	66 %
Agriculture	59 %
Biochimie	56 %
Chimie	50 %
Génie chimique	44 %
Mathématiques	40 %
Géologie	37 %
Informatique	28 %
Génie civil	23 %
Génie industriel	22 %
Physique	21 %
Génie mécanique	15 %
Génie électrique	14 %
Génie informatique	14 %

Source : Chaire CRSNG/Alcan pour les femmes en sciences et en génie au Québec.

lescentes se font dire : « Es-tu vraiment sûre de vouloir aller en physique ? Ce n'est pas un domaine où il y a beaucoup de filles… » Une étude réalisée en 2001 par l'Université de Calgary auprès d'élèves du secondaire a d'ailleurs révélé que, en Alberta, ce sont surtout les mères qui transmettent une vision traditionnelle des carrières féminines. Beaucoup d'entre elles continuent de considérer que les secteurs à forte dominance féminine, comme la santé ou l'enseignement, sont plus appropriés pour leur fille que le génie, par exemple.

La situation ne semble pas si différente au Québec, comme en témoigne Marie-Hélène Genet, une étudiante qui termine, bardée d'honneurs, son doctorat en physique des particules à l'Université de Montréal. « Mes parents voulaient que j'aille en médecine, mais le domaine du vivant ne m'intéressait pas du tout. » Son champ d'intérêt : les neutralinos, des particules jamais observées qui pourraient expliquer la masse manquante de l'Univers.

Bien que le nombre de femmes inscrites au premier cycle à l'université ait fait des bonds importants dans certains secteurs, la composition féminine du corps professoral évolue peu (voir le tableau ci-dessous). Où sont les modèles pour les filles en science ?

« C'est comme si le tuyau était percé, explique Claire Deschênes. Plus on avance dans les cycles supérieurs, moins il y a de femmes. » Sur l'ensemble de la population québécoise, 31,9 % des femmes détiennent un diplôme de baccalauréat contre 21,5 % des hommes (tous secteurs d'études confondus) ; puis l'écart diminue à la maîtrise (7,6 % contre 6,7 %), pour s'inverser au doctorat avec seulement 0,9 % de femmes contre 1,2 % d'hommes.

« Il y a une sorte de démission », déplore Louise Filion, chercheuse et professeure au Centre d'études nordiques de l'Université Laval. Non seulement peu de femmes terminent-elles un doctorat, mais celles qui y parviennent ne font pas toutes des études postdoctorales, condition essentielle pour devenir chercheuse ou professeure d'université dans plusieurs secteurs. Cette désertion s'explique notamment par le fait que les étudiants à ces études postdoctorales doivent effectuer un stage à l'extérieur de leur institution d'attache, en général à l'étranger. Pas facile de partir étudier les organismes marins à San Diego quand on a son mari et son enfant à Rimouski. Louise Proulx, vice-principale à la recherche à l'Université McGill, manifeste plus d'optimisme. Selon elle, les choses devraient s'équilibrer d'ici quelques années.

Il reste que les jeunes étudiantes n'ont probablement pas une bonne image de ce qu'offre une carrière en recherche. « Beaucoup imaginent encore les scientifiques comme des rats de laboratoire, renfermés et solitaires. » Un stéréotype à déconstruire, car le travail scientifique aujourd'hui est de plus en plus fait de voyages et de contacts humains.

« Et puis, comme le souligne Claire Deschênes, ce n'est pas parce qu'on est bonne en science qu'on ne

Représentation du corps professoral universitaire féminin dans certains secteurs, au Québec en (%)

	1975	2000
Agriculture	3,9	21,3
Chimie	4,1	18,3
Informatique	1,6	15,9
Mathématiques	4,9	14,6
Biologie	10,6	14,2
Génie	0,0	5,4
Physique	2,3	5,0

Source : CREPUQ

Claire Bolduc

Présidente, Ordre des agronomes du Québec, Ville-Marie (Témiscamingue)

C'est avant tout l'ampleur des défis à relever par le monde agricole qui motive Claire Bolduc. « Au cours des 40 dernières années, l'agriculture a suivi des recettes toutes faites, selon une approche très technologique. Mais, de plus en plus, elle recourt à l'expertise des agronomes. » Présider un ordre professionnel permet à l'agronome de toucher aux impacts sociaux de cette discipline. « Nous devons défendre les droits du public, mais aussi inciter les agronomes à mieux jouer leur rôle de protecteurs de la sécurité alimentaire des citoyens. » Même si l'agriculture a toujours fait une large place aux femmes, elles ne représentent que 30 % des agronomes. « Les femmes sont plus ouvertes au changement et donc plus à même d'affronter les mutations en cours », croit pourtant Claire Bolduc.

Julie Brousseau

Chercheuse, CRIM, Montréal

Formée en linguistique, Julie Brousseau se destinait au journalisme. Son goût pour la phonétique l'a plutôt conduite au Centre de recherche en informatique de Montréal, où elle dirige une équipe d'informaticiens – sept hommes, une femme – spécialisés en reconnaissance de la parole. La chercheuse perçoit plusieurs différences entre les sexes dans leur manière d'aborder les problèmes en informatique. « Les femmes cherchent des solutions efficaces à long terme plutôt que des réponses immédiates. Leur regard est aussi souvent plus critique, plus analytique. L'informatique est censée nous servir, alors que nous en sommes de plus en plus esclaves. Les femmes pourraient aider à changer les choses en apportant de nouvelles façons de faire. » Mère de deux enfants, Julie Brousseau croit que la possibilité de travailler à distance, suivant des horaires flexibles, pourrait attirer de plus en plus de candidates dans cette discipline encore largement masculine.

Édith Villeneuve

Anesthésiste pédiatrique, Hôpital Sainte-Justine, Montréal

Édith Villeneuve a choisi d'étudier la médecine par ignorance des autres choix qui s'offraient à elle. Elle a terminé ses études l'année où il y a eu, pour la première fois, autant de femmes que d'hommes diplômés dans cette faculté à l'Université de Montréal. L'anesthésiste fait partie des premiers chercheurs à s'être intéressés, il y a 10 ans, au phénomène de la douleur chez les enfants. L'Hôpital Sainte-Justine est depuis longtemps très ouvert à l'arrivée de personnel féminin en médecine ; les anesthésistes y sont d'ailleurs majoritairement des femmes. Mais même dans cet environnement très féminisé, la conciliation travail-famille n'a rien d'une sinécure. « Ce sont surtout les tâches universitaires qui se prêtent mal aux aménagements d'horaires », précise Édith Villeneuve.

Christiane Ayotte

Professeure, INRS-Institut Armand-Frappier, Laval

« Pour réussir comme femme dans mon domaine, il fallait être enragée. S'obstiner à poursuivre des études graduées alors qu'on me poussait à m'arrêter au baccalauréat, fonder une famille en sachant que je devrais repartir de zéro après chaque grossesse, fréquenter les congrès en essayant de ne pas entendre les niaiseries sexistes... Encore aujourd'hui, il faut être sûre de soi pour s'en sortir. » Depuis 1991, Christiane Ayotte dirige le Laboratoire de contrôle du dopage à l'INRS. Même si sa compétence n'est plus à démontrer, elle doit sans cesse défendre la validité de ses analyses devant les sportifs et leurs avocats. Toutefois, sa plus grande préoccupation reste la piètre qualité du système d'éducation, responsable, selon elle, du désintérêt croissant des jeunes pour les carrières scientifiques.

Sonia Lupien

Neuropsychologue, Hôpital Douglas, Montréal

Passionnée par les mystères du cerveau humain depuis l'âge de 16 ans, Sonia Lupien dirige le Laboratoire de recherche sur le vieillissement et la maladie d'Alzheimer de l'Hôpital Douglas. Elle a une formation en psychologie et en neurobiologie. « Les neurosciences ont tout à gagner à attirer plus de femmes, car elles sont ouvertes à des domaines d'études différents de ceux des hommes », croit-elle. Encore aujourd'hui, par exemple, la recherche sur les émotions intéresse surtout des femmes. « Quand ils étudient l'effet des hormones sur le comportement, la majorité de mes collègues masculins préfèrent travailler sur des animaux plutôt qu'avec des êtres humains », explique-t-elle. « Et lorsque j'ai commencé à étudier les effets du stress sur la mémoire, je suis passée pour une adepte du Nouvel Âge ! »

Sophie Gobeil

Étudiante de 5e secondaire, Collège Durocher, Saint-Lambert

Gagnante de l'Exposcience 2003 pour la région de la Montérégie, Sophie Gobeil ne se voyait pourtant pas dans la peau d'une scientifique. « Au début du secondaire, les sciences étaient ma bête noire. Puis j'ai eu la chance, en 3e secondaire, d'avoir une professeure de biologie qui m'a donné la piqûre. » L'adolescente de 16 ans est maintenant décidée à faire carrière en recherche pharmaceutique ou en biochimie. « Comme scientifique, on peut se servir de nos connaissances pour aider la société. Je pense souvent que ma grand-mère est décédée d'une maladie qu'on aurait peut-être pu soigner si la science avait été plus avancée », dit-elle. Être une fille n'a pas d'importance : « De toute façon, il y en aura de plus en plus en sciences, alors les difficultés vont disparaître. »

s'intéresse pas à autre chose ! » Prenez Fatiha Tabet : le jour, elle étudie au doctorat à l'Institut de recherches cliniques de Montréal sur le « rôle des dérivés réactifs de l'oxygène dans la signalisation des MAT kinases dans un modèle d'hypertension artérielle ». Le soir et les fins de semaine ? Elle danse la salsa, qu'elle enseigne avec passion. « Pour moi, la danse est une nécessité. En recherche scientifique, il y a beaucoup de réussites, mais aussi beaucoup d'échecs. Alors, je danse pour retrouver ma bonne humeur », dit-elle.

L'une des principales préoccupations des étudiantes en science reste la capacité d'harmoniser leur future profession avec leur vie personnelle. « En 1980, je suis tombée enceinte alors que j'étais chercheuse-boursière du Fonds de la recherche en santé du Québec, raconte Louise Proulx. Quand j'ai demandé ce que je devais faire, les gens m'ont répondu de prendre le moins de congé possible. » Elle a pris un mois.

Vingt-cinq ans plus tard, les organismes subventionnaires possèdent des politiques non pénalisantes, en théorie du moins, pour les futures mères. La période du congé de maternité, forcément improductive sur le plan scientifique, n'est plus prise en compte dans l'évaluation d'une chercheuse. Et il est même possible de repousser l'échéance d'une subvention lorsqu'une grossesse survient.

Il n'en demeure pas moins que les congés de maternité ne sont jamais très longs, carrière oblige. « À mon premier enfant, j'ai pris une semaine, raconte Vicky Kaspi, professeure d'astrophysique à l'Université McGill. Mes travaux reposent sur l'analyse de données qui proviennent en continu de satellites. Ces observations à long terme ne permettent aucun arrêt. » Deux semaines avant d'accoucher, la jeune astrophysicienne découvrait enfin sur des pulsars à rayons X un type particulier d'émissions dont elle soupçonnait l'existence depuis cinq ans. Quelque temps plus tard, elle avait son bébé... et un article dans la prestigieuse revue *Nature*. Vicky Kaspi admet, cependant, que son désir d'avoir des enfants a influencé sa carrière. Elle a choisi, en partie, de s'orienter vers la radioastronomie des rayons X pour éviter d'avoir à courir les télescopes terrestres de continent en continent. Les rayons X ne traversant pas l'atmosphère, l'observation des données se fait grâce à des télescopes embarqués sur des satellites, ce qui permet de rester près de sa famille.

Pour les étudiantes aux cycles supérieurs qui ne bénéficient pas d'une bourse donnant droit à des congés de maternité payés, s'arrêter après l'accouchement signifie cependant une perte de

(*suite à la page 24*)

Elles étaient là !

Saviez-vous que Laurent de Lavoisier (1743-1794) a élaboré son principe de conservation de la matière, le fameux «Rien ne se perd, rien ne se crée», avec sa femme Marie-Anne (1758-1836)? Que le théorème de la mathématicienne allemande Emmy Noether (1882-1935) est à la base de la mécanique quantique? Que c'est à la biophysicienne anglaise Rosalind Franklin (1921-1958) que l'on doit la technique qui révéla la structure de l'ADN? Saviez-vous aussi que la découverte du virus du sida est essentiellement l'œuvre de Françoise Barre Senoussi, une chercheuse de l'Institut Pasteur ?

Les femmes en science et en technologie

Des réalisations remarquables

Une contribution exceptionnelle

www.mder.gouv.qc.ca

Développement économique et régional

Québec

Nadia El-Mabrouk

Professeure, Université de Montréal

Comme tous les bons élèves dans sa Tunisie natale, Nadia El-Mabrouk a choisi les sciences pour accéder à un large éventail de métiers. Diplômée en mathématiques et en informatique, elle s'est installée à Montréal où elle occupe, depuis 1998, un poste de professeure chercheuse en bioinformatique à l'Université de Montréal. Cette nouvelle discipline permet d'analyser l'information contenue dans les séquences de gènes ou de protéines. « J'ai toujours voulu faire de la recherche, raconte-t-elle. Mon domaine me permet de toucher à la fois à la biologie et à l'informatique. » Même si le Département d'informatique ne compte encore que 5 femmes sur 40 professeurs, Nadia El-Mabrouk ne s'est jamais sentie rejetée à cause de son sexe.

Catherine Beaudry

Professeure, École polytechnique, Montréal

Chercher à comprendre pourquoi certaines entreprises innovantes réussissent mieux que d'autres, voilà ce qui motive Catherine Beaudry, professeure en économie de la technologie au Département de mathématiques et de génie industriel à l'École polytechnique. Titulaire d'un baccalauréat en génie électrique et d'un doctorat en économie, obtenu à la prestigieuse université d'Oxford, en Angleterre, la jeune chercheuse avoue avoir été parfois découragée par les remarques sexistes des étudiants en génie. « Même si j'avais d'excellentes notes, on me disait que j'étais meilleure pour avoir des bons résultats aux examens que pour faire de la conception. » Cependant, en économie, où les étudiantes sont encore minoritaires, elle n'a jamais ressenti la moindre discrimination.

Micheline Bouchard

PDG, ART Recherches et Technologies avancées, Saint-Laurent

Micheline Bouchard a souvent dû défoncer les plafonds de verre. « Sans alliés et sans une lutte de tous les instants, les femmes ne peuvent toujours pas accéder aux postes de direction. » Avant de diriger ART, une entreprise qui produit des appareils d'imagerie optique médicale, elle a été PDG de Motorola Canada. Elle est aussi médaillée d'or de l'Académie canadienne d'ingénierie, membre de l'Ordre du Canada et titulaire de plusieurs doctorats honorifiques. Pourtant, à sa sortie de l'École polytechnique, elle a eu du mal à trouver un emploi; Hydro-Québec l'a engagée parce que tous les finissants masculins étaient déjà casés ! « Même si les choses ont changé en 30 ans, la proportion des filles en génie ne dépasse toujours pas 30 %. À l'adolescence, la pression de leurs camarades empêche encore de nombreuses jeunes de choisir cette discipline, considérée comme "une affaire de gars". »

Lucie Germain

Professeure, Université Laval, Québec

« La recherche reste un milieu très masculin, mais, tant qu'une femme ne se sent pas mal à l'aise de travailler entourée d'hommes, elle n'a aucune difficulté particulière », affirme Lucie Germain, professeure au Département de chirurgie de l'Université Laval et coordonnatrice scientifique du Laboratoire d'organogenèse expérimentale. Avec six frères, la chercheuse a appris très tôt à ne pas se laisser marcher sur les pieds ! Après un baccalauréat en physique, elle s'est réorientée vers la médecine expérimentale, avant d'entreprendre, en 1989, des recherches sur la culture de cellules de peau. Ses travaux lui ont valu, entre autres, le titre de Scientifique de l'année de Radio-Canada en 1999, aux côtés de son collègue François Auger. « Ce qui fait un bon scientifique, c'est avant tout sa formation de base. Homme ou femme, cela n'a pas d'importance. »

Ruxandra Botez

Professeure, École de technologie supérieure, Montréal

Passionnée par les avions depuis toujours, Ruxandra Botez s'est inscrite par goût du défi en aéronautique. Dans sa Roumanie natale, aucune barrière n'en bloquait l'entrée aux filles. Chercheuse spécialisée en aéronautique à l'École de technologie supérieure, elle a aussi travaillé dans le privé, notamment chez Bombardier. Elle avoue avoir éprouvé de nombreuses difficultés. « Pour être prise au sérieux, il faut travailler dix fois plus qu'un homme, à moins d'accepter de renoncer à sa féminité et de se conformer en tous points au modèle masculin dominant », affirme-t-elle. La chercheuse aimerait encourager plus de filles à se lancer dans son domaine, où les candidates demeurent rares.

Clarissa Desjardins

Vice-présidente exécutive, Caprion, Montréal

Docteure en médecine, Clarissa Desjardins a mis sur pied la compagnie de biotechnologies ABL en 1994, puis fondé, en 1998, Caprion Pharmaceutiques, dont elle est la visionnaire scientifique. Les recherches en protéomique – la science des protéines – menées par Caprion servent de base au développement de nouveaux médicaments, notamment contre le cancer et la maladie d'Alzheimer. « J'ai toujours voulu que les technologies de pointe que nous développons dans les laboratoires trouvent le plus vite possible des applications utiles », explique-t-elle. Clarissa Desjardins dit n'avoir jamais rencontré de barrières en tant que femme de science, mais elle a dû se heurter à quelques préjugés en affaires : « Les banquiers et autres investisseurs n'accordent pas toujours facilement leur confiance à une femme, surtout si elle est jeune. »

Nathalie Renaud

Chercheuse, Institut national d'optique, Québec

Nathalie Renaud dirige le Secteur des systèmes optiques appliqués, à l'INO, et compte près de 40 personnes sous sa responsabilité. Dans son domaine, 80 à 85 % des chercheurs sont des hommes, ce qui ne l'a jamais gênée.

« Mais mon attitude comme chef est très différente de celle de mes collègues masculins. » Plus mère poule avec ses employés, mais aussi plus capable de déléguer, la chercheuse observe tout de même des changements chez ses collègues masculins, surtout en ce qui a trait aux problèmes de conciliation. « L'attitude des hommes se féminise; par exemple, ils prennent plus de congés parentaux qu'auparavant. » Mère de trois garçons, Nathalie Renaud avoue ne s'en sortir que grâce à un conjoint conciliant, une gardienne « multitâches » et des horaires très flexibles.

SPGQ

Femmes de science et professionnelles de l'État

Le Syndicat de professionnelles et professionnels du gouvernement du Québec (SPGQ) compte plus de 400 femmes œuvrant dans le domaine scientifique.

Qu'elles soient biologistes, diététistes, agronomes, ingénieures forestières, ergothérapeutes, arpenteuses-géomètres, architectes, spécialistes en sciences physiques ou médecins vétérinaires, ces professionnelles possèdent de vastes compétences et une expérience reconnue.

Elles mettent leur talent et leur énergie au service de la société québécoise ●

Les professionnelles de l'État : une expertise précieuse pour des services publics à préserver !

Suzanne Brais

Professeure, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, Rouyn-Noranda

Suzanne Brais est spécialiste en science des sols et membre de la Chaire de recherche en aménagement forestier durable de l'UQAT. Elle étudie surtout l'impact à long terme des interventions forestières sur les écosystèmes. Depuis une dizaine d'années, la chercheuse travaille étroitement avec l'industrie forestière, encore très largement dominée par les hommes. « Comme scientifique, je n'ai jamais éprouvé de difficultés particulières du fait d'être une femme, ni à l'université, ni au sein de l'industrie », assure-t-elle. Seule compte la compétence pour entretenir des relations de confiance avec ses collaborateurs. Elle avoue néanmoins que les rencontres sociales avec les représentants de l'industrie forestière sont parfois pénibles : « Après une soirée de grosses farces de sexe, on se lasse ! »

Louise Pothier

Archéologue, Musée de Pointe-à-Callière, Montréal

L'archéologue Louise Pothier n'a jamais rêvé de devenir un Indiana Jones en jupons. « J'ai d'abord été séduite par la dualité de cette discipline : elle exige rigueur et méthode, mais aussi de l'intuition. » Après dix ans de recherches sur le terrain, elle se consacre aujourd'hui à la vulgarisation de cette science, encore méconnue du grand public. Depuis 1999, Louise Pothier conçoit des expositions pour le Musée d'archéologie et d'histoire de Pointe-à-Callière. « La précarité d'emploi est souvent le lot des archéologues, hommes ou femmes. En apparence, la discrimination est plutôt rare, même si les bureaux privés d'archéologues, qui récoltent les contrats de fouilles de municipalités ou d'autres organismes, sont presque tous dirigés par des hommes... »

Édith Smeesters

Écologiste militante, Saint-Bruno-de-Montarville

Pionnière de l'écologie populaire au Québec, Édith Smeesters incite, depuis plus de 20 ans, les autorités et les citoyens à prendre des mesures concrètes pour protéger l'environnement. Elle a fondé l'organisme Nature-Action, en 1986, et la Coalition pour une alternative aux pesticides, en 1999. La biologiste est persuadée que l'augmentation du nombre de femmes parmi les ingénieurs et les décideurs aura un impact majeur sur la manière d'envisager les questions d'environnement. « Les femmes ont l'intuition qui manque aux hommes pour anticiper des changements comme les bouleversements climatiques. Elles sont aussi plus à même de jongler avec la notion de principe de précaution dont nous avons tellement besoin. »

ALAIN GAUVIN

« En 1980, je suis tombée enceinte alors que j'étais chercheuse-boursière du Fonds de la recherche en santé du Québec, raconte Louise Proulx. Les gens m'ont dit de prendre le moins de congé possible. » Elle a pris un mois.

revenus. De quoi vous faire revenir rapidement au travail ! « Je ne sais pas ce que c'est un congé de maternité », dit Marie-France Laporte, qui a trouvé le moyen d'accoucher trois fois pendant ses études de maîtrise et de doctorat en science des aliments. Aujourd'hui, elle travaille en spectroscopie adaptée à l'industrie laitière chez Bomen, une filiale de la multinationale ABB, à Québec. « On est quand même plus libre de notre horaire à l'université que dans le monde du travail. Maintenant, avec mon emploi de 40 heures par semaine, je suis incapable d'aller chercher mes enfants à la garderie. C'est mon conjoint qui s'en occupe. » Un modèle de moins en moins rare, selon Claire Deschênes. Elle précise toutefois que, même si les tâches sont partagées de façon plus équitable au sein des jeunes couples de professionnels, la responsabilité morale des enfants repose encore bien souvent sur la mère.

Mais nul besoin, insiste Catherine Potvin, d'être une *superwoman* pour être une scientifique. « Moi, j'ai toujours réussi à être à la maison pour mes enfants les soirs et les fins de semaine. » Tout est une question de discipline et de choix : adieu postes honorifiques, conférences inutiles et activités qui ne sont pas strictement essentielles. Cela n'a aucunement empêché la biologiste d'atteindre une réputation internationale dans son domaine. Quant aux nombreux déplacements qu'elle devait faire en forêt tropicale pour ses recherches, elle affirme en riant : « Ça me prenait des enfants portatifs ! Je partais durant l'été et ils sont toujours venus avec moi. Des fois, ils me suivaient au travail et des fois, j'avais une gardienne. »

Abonnez-vous à la *Gazette des femmes* ou à *Québec Science*, ou offrez un de ces magazines en cadeau, et courez la chance de gagner l'un de ces magnifiques forfaits

Une escapade champêtre en Mauricie

Un séjour pour deux personnes à l'Auberge *Le Baluchon* comprenant : deux nuitées en occupation double dans une chambre luxueuse • deux soupers en table d'hôte de cinq services, fine cuisine française et québécoise • un dîner léger servi au Spa santé • deux petits-déjeuners • un massage suédois ou un sablage du corps • une pressothérapie • une pause avec tisane, fruits et noix au Spa santé • un panier romance à la chambre • accès à la piscine intérieure, au bain tourbillon et au sauna • accès à de nombreuses activités de plein air et à l'équipement nécessaire.

Un moment de détente dans la ville de Québec

Deux nuitées en occupation double dans une suite de l'***Hôtel Royal William*** de Québec, petits-déjeuners inclus • deux forfaits « L'irrésistible » comprenant : une massothérapie et un facial au ***Centre santé beauté Izba Spa*** • une table d'hôte en soirée pour deux personnes au restaurant ***Le Café du monde*** situé dans le Vieux-Port de Québec • un dîner pour deux personnes au restaurant ***Au Brigantin*** du quartier Petit-Champlain • une paire de billets pour une visite au ***Musée de la civilisation***.

IZBA SPA

Chacun de ces forfaits représente une valeur approximative de 1 000 $. Ce concours prend fin le 8 avril 2004.

Pour participer à ce tirage, faites parvenir la partie du bas à l'adresse suivante : Service des abonnements 525, rue Louis-Pasteur, Boucherville (Québec) J4B 8E7, ou composez le (514) 875-4444 ou le 1 800 667-4444.
Ou procédez par Internet aux adresses indiquées ci-dessous.

Québec Science

www.cybersciences.com/abonnement

JE M'ABONNE

1 an (10 n°) 43,45 $

J'OFFRE EN CADEAU

2 ans (20 n°) 74,85 $ 3 ans (30 n°) 103,95 $

nom

adresse

ville code postal

téléphone courriel

☐ Chèque ☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Facturez-moi

Chèque à l'ordre de *Québec Science*

N° de carte Date d'expiration /

Signature

Taxes incluses, tarifs valables au Canada seulement QS-3-2004

GAZETTE

www.gazettedesfemmes.com

JE M'ABONNE

1 an (6 n°) 10,00 $ 3 ans (18 n°) 18,00 $

J'OFFRE EN CADEAU

nom

adresse

ville code postal

téléphone courriel

☐ Chèque ☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Facturez-moi

Chèque à l'ordre de la *Gazette des femmes*

N° de carte Date d'expiration /

Signature

Taxes incluses, tarifs valables au Canada seulement GF-256

Conditions affichées à *Québec Science* et à la *Gazette des femmes*.

Victoria Kaspi

Professeure,
Université McGill, Montréal

Victoria Kaspi a toujours aimé les sciences, les maths... et Star Trek ! Après avoir enseigné au prestigieux MIT à Boston, cette Texane d'origine acceptait un poste de chercheuse en astrophysique à l'Université McGill, en 1999. Ses recherches portent sur des étoiles à neutrons vieilles d'un milliard d'années. « J'aime résoudre des problèmes, travailler à l'ordinateur et me bagarrer pour décrocher du temps d'observation sur les meilleurs télescopes du monde », raconte-t-elle. « L'astrophysique est une discipline qui se féminise très lentement. Cela a ses avantages : les gens que je croise dans les congrès se souviennent toujours de moi ! », ajoute-t-elle en riant. Avec deux enfants en bas âge et des déplacements fréquents pour des colloques à l'étranger, la chercheuse n'a pas encore trouvé la recette magique pour concilier sans peine travail et famille.

Sophie Breton

Future doctorante en biologie,
Université du Québec à Rimouski

En octobre dernier, Sophie Breton, finissante à la maîtrise en océanographie à l'Université du Québec à Rimouski, recevait la médaille d'or de la Gouverneure générale du Canada pour la qualité exceptionnelle de son dossier universitaire. La jeune Gaspésienne, qui entreprendra son doctorat en biologie bientôt, a eu la piqûre pour les sciences en travaillant comme guide naturaliste dans les parcs Forillon et de Miguasha pendant son baccalauréat. « Je suis fascinée par la recherche et j'adore discuter avec d'autres étudiants ou des chercheurs plus expérimentés. » D'ici quelques années, Sophie Breton espère bien devenir professeure dans une université, où elle pourra continuer ses recherches sur l'évolution des espèces marines et communiquer sa passion aux jeunes en enseignant.

Amélie Govare

Étudiante, Collège Jean-de-Brébeuf, Montréal

À 17 ans, Amélie Govare a déjà une longue expérience de scientifique en herbe derrière elle. Cette cégépienne en sciences de la santé a reçu trois médailles d'argent aux Expossciences de 2003, 2002 et 2000, ainsi que le premier prix de vulgarisation scientifique du Défi Biotech Aventis, en 2001. Avide de comprendre les mystères de la science, elle choisira d'ici peu d'étudier soit la biologie moléculaire ou la médecine. En participant aux Expossciences, elle a eu l'occasion de travailler dans plusieurs laboratoires. « Faire des sciences n'a rien de "plat", comme se l'imaginent beaucoup de gens. Être une fille ne m'empêchera pas de choisir ce que je veux faire, et je n'ai pas l'impression que cela me posera des problèmes », conclut-elle.

Marie-Josée Bourassa travaille à l'Agence spatiale canadienne comme ingénieure. En 2002, avec ses collègues Sylvie Béland et Catherine Casgrain, elle a effectué une petite enquête sur la situation des femmes à l'Agence. « Au début de ma carrière, il y a 10 ans, je n'aurais jamais cru qu'il existait une différence entre le traitement réservé aux femmes et celui réservé aux hommes, confie-t-elle. À l'université, il n'y en avait pas. C'est en vieillissant que l'on commence à réaliser que nos collègues masculins obtiennent des promotions alors que nous, on fait du surplace. » L'enquête soulignait notamment que, malgré la présence de 13 % de femmes parmi les 212 ingénieurs et chercheurs de l'Agence, 100 % des 22 cadres étaient des hommes. Sensibilisé au problème, le directeur de l'Agence, Marc Garneau, a décidé de se faire le « champion de la cause des femmes » et d'émettre une série d'engagements. Entre autres mesures, tous les comités de sélection de l'Agence devront comprendre au moins une femme.

Pour l'ingénieure Monique Frize – qui rédige actuellement un livre sur l'histoire des femmes en science –, il demeure encore aujourd'hui plus difficile pour les scientifiques du deuxième sexe d'être reconnues. N'est-il pas surprenant de constater que, depuis 1901, seulement 10 femmes – sur plus de 500 lauréats – ont reçu un prix Nobel en science ? Autre exemple : bien que les femmes représentent 27,8 % du corps professoral des universités canadiennes, toutes disciplines confondues, elles n'ont obtenu à ce jour que 14,6 % des Chaires du Canada créées en 1998 par le gouvernement fédéral.

« Dans des réunions, on ignore parfois les femmes et il faut se battre pour être entendue. » Le truc de Monique Frize ? De l'humour et beaucoup de fermeté.

« S'il y a effectivement moins de femmes titulaires d'une Chaire du Canada, ce n'est pas parce que leurs candidatures ont moins de succès, mais parce qu'il y en a moins qui se présentent au concours », nuance Louise Proulx. Beaucoup d'excellentes candidates ne veulent tout simplement pas abandonner conjoint et famille pour accepter de tels postes à l'autre bout du pays.

Louise Filion, elle aussi, a du mal avec l'idée de la discrimination pour expliquer ces différences : « Je n'ai pas vraiment rencontré de problème de ce type à l'université, ni comme professeure ni dans les postes de direction que j'y ai occupés. Par contre, quand j'ai essayé de développer des projets avec l'industrie forestière, un milieu majoritairement masculin, là j'ai frappé un mur ! Dans ce secteur, collaborer avec une femme n'allait pas de soi. »

Monique Frize aussi trouve certaines situations difficiles : « Dans des réunions, on ignore parfois les femmes et il faut se battre pour être entendue. » Son truc ? De l'humour et beaucoup de fermeté. « Il faut savoir se faire respecter », dit-elle. Pas question d'accepter que l'assistance se captive pour les propos d'un collègue, alors que celui-ci reprend textuellement ce qu'elle vient de dire 15 minutes plus tôt, dans l'indifférence générale.

« On nous infantilise encore », déplore Catherine Potvin. Il faudra plus de femmes en science pour changer les choses, affirme la chercheuse. Et pourquoi pas pour changer la science ? ■

Line Rochefort

Professeure, Université Laval, Québec

Directrice du Groupe de recherche en écologie des tourbières depuis sa création en 1993, Line Rochefort est l'instigatrice d'un courant de recherche novateur dans l'industrie de la tourbe. En proposant une méthode pour restaurer les tourbières après leur exploitation, la biologiste a convaincu les compagnies d'investir dans l'environnement. « Enfant, j'ai passé toutes mes vacances au chalet familial, dans le fond du bois. C'est là que j'ai appris à aimer la nature, les oiseaux et les plantes », raconte cette scientifique native du Saguenay. Mère de deux enfants, elle est passée maître dans l'art de concilier travail et famille. À quatre mois, l'un de ses deux fils visitait déjà l'île Bylot, dans l'Arctique, où sa maman s'était rendue en catastrophe pour aider deux étudiantes !

Danielle Marceau

Professeure, Université de Montréal

En choisissant la carrière de géographe, Danielle Marceau voulait sortir du modèle traditionnel de la mère au foyer et surtout assurer son autonomie financière. Professeure au Département de géographie de l'Université de Montréal, où elle a été la seule femme pendant huit ans, elle ne regrette pas son choix, même s'il l'a poussée à attendre la quarantaine avant de fonder une famille. La géomatique, son domaine de recherche, est très peu féminisée. « La réussite universitaire est encore calquée sur un modèle masculin, très axé sur la performance et la productivité. Pour les hommes comme pour les femmes, le prestige passe presque toujours par le sacrifice de toute activité extraprofessionnelle, dénonce-t-elle. Mais les choses évoluent : les jeunes hommes veulent consacrer plus de temps à leur famille. »

La science a-t-elle un sexe ?

De l'avis de Claire Deschênes, hommes et femmes possèdent une vision complémentaire, autant dans leur choix d'études que dans la façon d'aborder les problèmes : « La primatologue anglaise Jane Goodall a révolutionné son champ d'étude en décidant d'aller vivre avec ses chimpanzés. Sa contribution vient du fait qu'elle s'est mise à observer l'ensemble de la famille, sans craindre de s'attacher à ses sujets. Elle a ainsi pu montrer que les chimpanzés utilisaient des outils pour aller chercher les termites et surtout qu'ils possédaient chacun une personnalité propre. »

Les femmes auraient tendance à privilégier une vision globale des choses et à être beaucoup à l'écoute des populations affectées par le problème étudié. Ces attitudes ne sont évidemment pas leur monopole. Toutefois, si l'on en croit les réalisatrices de la vidéo Asking Different Questions: Women and Science, réalisée en 1996 par Gwynne Basen et Emma Buffe, ce serait une caractéristique commune à beaucoup d'entre elles.

Une histoire tirée de ce film le démontre bien. En 1902, une jeune médecin, Alice Hamilton, se trouvait à Chicago pour combattre une épidémie de typhoïde. Or, au lieu de se concentrer uniquement sur le dépistage et le traitement des malades, elle s'est demandé pourquoi les enfants des quartiers pauvres étaient plus atteints que les autres. Elle a découvert que les égouts de ces quartiers, qui n'avaient pas été réparés depuis longtemps, contenaient des eaux souillées où pullulaient les mouches. Cette découverte mena à la réorganisation du Département de santé publique de Chicago. Alice Hamilton devint d'ailleurs la première femme à enseigner à la Faculté de médecine d'Harvard.

Catherine Potvin, spécialiste des puits de carbone dans la forêt tropicale, consacre elle aussi beaucoup de temps à rencontrer les villageois pour les aider à développer des projets d'agriculture non traditionnelle capables d'augmenter la captation de carbone et diminuer ainsi l'effet de serre.

Les femmes de science montreraient donc une prédilection pour le croisement des savoirs, une vision plus empathique, moins technologique. Soit, mais la différence ne se limite pas à ces seuls éléments, affirment d'autres chercheuses. D'après Monique Frize, les femmes posent un regard différent sur le savoir scientifique lui-même.

L'une des recherches de Monique Frize consiste à analyser les différences dans les accidents survenus aux filles et aux garçons transportés à l'urgence. « Je n'ai pas vu beaucoup d'études qui comparaient ainsi les deux sexes. On fait comme s'il n'y avait pas de distinction ! » Selon elle, la science ignore encore trop souvent que les femmes ont une physiologie et un métabolisme différents des hommes. « Plusieurs médicaments ne sont testés que sur des cobayes masculins. Ils sont conçus pour l'homme blanc de 70 kg. » Et toutes les études évaluant l'effet du café sur le cœur ont été réalisées sur des hommes seulement, critique la chercheuse.

Dans un autre secteur, les travaux de Karen Messing, professeure à l'UQÀM et membre du Centre de recherche interdisciplinaire sur la biologie, la santé, la société et l'environnement (CINBIOSE), prouvent bien que les femmes peuvent porter un regard différent sur le savoir scientifique. Depuis plusieurs années, cette biologiste se penche sur des problèmes vécus par des travailleuses souvent ignorées par les études d'ergonomie. Elle a notamment mis en lumière le fait que les femmes de ménage étaient exposées à des produits toxiques, tout comme les ouvriers d'usine. Et que les postes de travail de certaines manufactures étaient mal adaptés à leur main-d'œuvre féminine.

« En ce qui concerne les équations et les méthodes d'analyse, les femmes ne se différencient pas des hommes, nuance Claire Deschênes. Mais pour analyser la façon de faire la science, il faut aussi tenir compte du choix des questions de recherche et de la manière d'organiser le travail. »

Louise Proulx, elle, n'a jamais observé de différence entre les deux sexes dans la manière de faire de la science. Elle concède toutefois que les femmes acceptent plus volontiers que leurs collègues masculins de collaborer avec des chercheurs d'autres disciplines, comme l'exigent de plus en plus les organismes subventionnaires. « Avec les hommes, poursuit-elle, nous devons parfois faire des mariages forcés ! » (S.M.)

Claire Deschênes
Professeure, Université Laval, Québec

Depuis 1997, Claire Deschênes est titulaire de la Chaire CRSNG-Alcan pour les femmes en sciences et en génie au Québec. Professeure en génie mécanique à l'Université Laval, spécialiste des turbines hydrauliques, elle est convaincue que les femmes ont beaucoup à apporter aux sciences, parce qu'elles ne choisiront pas forcément les mêmes objets d'étude que leurs collègues masculins, mais aussi parce que leur manière de gérer les équipes de recherche est différente. « Je crois, par exemple, que les femmes sont en général moins directives avec leurs collaborateurs et qu'elles sont plus soucieuses de leur bien-être. » Mais le chemin est encore long. « Même si la voie est pavée, il reste des secteurs, comme le génie, l'informatique ou la physique, où les femmes sont très peu nombreuses. Et l'on comprend mal pourquoi elles ne percent pas dans ces domaines. »

Karyn LeHur
Professeure, Université de Sherbrooke

À l'école, Karyn LeHur aimait les sciences et les mathématiques, mais aussi les lettres. Ses recherches en physique de la matière condensée lui permettent aujourd'hui d'exercer son imagination pour essayer de comprendre le détail des mécanismes qui se déroulent à l'intérieur des matériaux. Elles lui donnent aussi parfois l'occasion de se poser des questions philosophiques à propos de l'essence même de la matière (la physique, disait Aristote, est la philosophie seconde qui traite de la manière dont les choses existent). La jeune chercheuse d'origine française est la première femme professeure au Département de physique de l'Université de Sherbrooke, où elle a été nommée en 2002 après deux stages postdoctoraux en Suisse. « Comme étudiante, je ne croyais pas qu'être une femme pouvait changer quelque chose. Maintenant, je réalise qu'il faut adopter des comportements qui vont parfois à l'encontre de notre personnalité, comme jouer le jeu de la compétition même lorsqu'on n'y tient pas, pour évoluer dans ce milieu très masculin. À l'inverse, des qualités qu'on attribue plus aux femmes, comme l'intuition, peuvent être très utiles en recherche. »

Filles et science : une

Dès le début du secondaire, les filles manifestent moins d'intérêt pour la physique que les garçons, même si elles obtiennent des résultats semblables. Doit-on dès lors repenser l'enseignement des sciences? « On enseigne actuellement la physique avec des exemples qui plaisent aux gars, constate Claire Deschênes. On parle de moteurs et de sports, mais on pourrait apprendre les mêmes bases avec des exemples en santé, en art ou en environnement; des domaines qui rejoignent aussi les filles. »

La Chaire CRSNG/Alcan pour les femmes en sciences et en génie a conçu un site Internet (www.fsg.ulaval.ca/OPUS) pour les enseignants et les élèves des cours de sciences physiques en quatrième et cinquième secondaire. Dans le but d'intéresser les filles, la matière y est présentée avec des exemples différents de ceux des manuels scolaires. À quoi correspond le 0,08 de l'alcootest? Comment les oiseaux s'orientent-ils? Pourquoi les sables deviennent-ils mouvants? Ces questions permettent d'expliquer aux jeunes des notions aussi fondamentales que le calcul des concentrations dans les solutions, l'existence d'un champ magnétique terrestre ou le changement de viscosité de certains sols soumis à une contrainte.

Les filles ont encore plus besoin que les garçons d'ancrer des concepts dans le quotidien, explique Monique Frize : « Quand je parle des carrières en génie aux filles de 14-15 ans, je raconte l'histoire d'un bébé du Nunavut gravement malade, qui doit être transféré d'urgence dans un hôpital de Montréal. Je leur explique le rôle des ingénieurs dans le transport, dans les communications et dans les équipements utilisés pour maintenir le bébé en vie. Et, à chaque fois, ça suscite une avalanche de questions! »

« En mathématiques non plus, la créativité n'est pas encouragée dans la façon d'enseigner », déplore Louise Lafortune, une mathématicienne de formation qui enseigne au Département des sciences de l'éducation à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Selon elle, on n'incite pas assez les élèves à exprimer leur démarche mentale dans la résolution du problème. Les filles, plus enclines à

question de chimie

l'introspection, y trouveraient du plaisir. Louise Lafortune a d'ailleurs écrit deux courts romans mathématico-philosophiques pour amener les jeunes, en particulier les filles, à apprécier cette discipline et à se poser des questions inusitées. Alors, le nombre de grains de sable qui existent dans l'Univers est-il infini ou indéfini?

D'autres initiatives pédagogiques visent à rendre l'informatique plus attirante pour les filles, qui représentent seulement 28 % des inscriptions au baccalauréat dans ce secteur. Des chercheurs de la Chaire CRSNG/IBM des universités de Colombie-Britannique et du Yukon ont conçu un jeu informatique, le Virtual Family Program, pour initier les jeunes de 12 à 16 ans – surtout les filles – à la programmation informatique. Le Virtual Family Program a incorporé des éléments de jeu vidéo qui plaisent aux adolescentes, comme les dialogues et des personnages bien caractérisés. Tous les membres de la famille virtuelle sont des personnages de bandes dessinées dont il faut programmer les actions en Java. Le logiciel est conçu de telle sorte que les séquences d'action peuvent être très facilement modifiées par l'addition d'une ligne de code ou de séquences déjà codées. Il montre aux jeunes filles à quel point programmer peut être amusant.

Formule d'avenir

Rien qu'en 2003, deux organisations – l'une pour la francophonie canadienne, l'autre d'envergure internationale – sont nées afin de promouvoir la participation et l'avancement des femmes en science.

En octobre dernier, les membres de trois organismes – la Chaire CRSNG/Alcan pour les femmes en sciences et en génie au Québec, le Mouvement international pour les femmes et l'enseignement des mathématiques, et la Chaire Marianne-Mareschal de l'École polytechnique de Montréal pour la promotion du génie auprès des femmes – fondaient l'Association de la francophonie à propos des femmes en sciences, technologies, ingénierie et mathématiques (AFFESTIM). Au menu : la création d'un réseau de tous les organismes qui œuvrent à la promotion des sciences auprès des femmes, la mise sur pied d'un programme de mentorat et la promotion de stratégies innovatrices pour les femmes dans ces domaines.

L'an dernier, naissait aussi l'International Network of Women Engineers and Scientists (INWES), une organisation internationale qui regroupe des associations provenant d'une vingtaine de pays, comme l'AFFESTIM et l'Association française des femmes ingénieures. L'INWES représente déjà près de 200 000 femmes. L'objectif? Renforcer les actions de chaque organisme membre, offrir des bourses et partager les connaissances acquises sur la question des femmes en science.

La dernière rencontre du comité d'administration d'INWES a eu lieu en Corée, en décembre 2003. « L'une de nos priorités, explique Monique Frize, sa présidente, sera de créer un système pour amener les associations membres qui le veulent à collaborer à des projets d'intérêt commun. » L'organisme compte, entre autres, fonder un programme de bourses pour permettre aux étudiantes d'assister aux conférences internationales d'INWES. Ce ne sont pas les idées qui manquent ! (S.M.)

→**Ne manquez pas les 25 autres portraits** de chercheuses dans le magazine *Québec Science* de mars.

Anne Slivitzky

Présidente, Exploration Maude Lake, Montréal

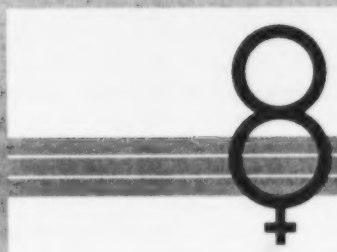
Après avoir travaillé pour plusieurs firmes de génie conseil et d'exploration minière, Anne Slivitzky dirige depuis 1998 la compagnie Maude Lake, spécialisée dans la recherche de gisements d'or. La jeune femme fait encore exception dans ce monde dominé par les hommes et elle se heurte régulièrement aux préjugés, surtout lors de ses fréquentes missions en Europe, en Afrique ou en Amérique du Sud. « Pour asseoir ma crédibilité, je me fais souvent accompagner par un de mes vice-présidents, un homme aux cheveux gris qui inspire beaucoup plus confiance que moi dans de nombreux pays. » Malgré cela, la géologue trouve son métier aussi passionnant que diversifié. Entre deux voyages, elle fréquente les hauts lieux de la finance à titre de présidente d'une société cotée en bourse et siège au conseil d'administration de l'Association de l'exploration minière du Québec.

Caroline Julien

Fondatrice et présidente, CREO, Montréal

Expos sciences, Jeunes naturalistes, Club des Débrouillards... Caroline Julien est tombée très jeune dans la marmite des sciences. Après un baccalauréat en foresterie, elle a étudié en communication multimédia. En 1995, elle décrochait la bourse Fernand-Seguin (prix de vulgarisation scientifique) et fondait, il y a deux ans, sa propre compagnie de vulgarisation multimédia. « C'est difficile de faire sa place dans ce domaine, notamment à cause des coupures dans les programmes d'aide à la production. Il y a encore peu de femmes productrices, mais il faut croire à ses passions et faire ce dont on a vraiment envie », conseille-t-elle aux plus jeunes. En 2003, CREO a reçu plusieurs prix au Concours québécois en entrepreneurship. La compagnie prépare actuellement un jeu avec l'équipe des Débrouillards.

S'allier pour l'égalité



mars 2004

Discutez, échangez, marchez, chantez, regardez...

Participez à la Journée internationale des femmes

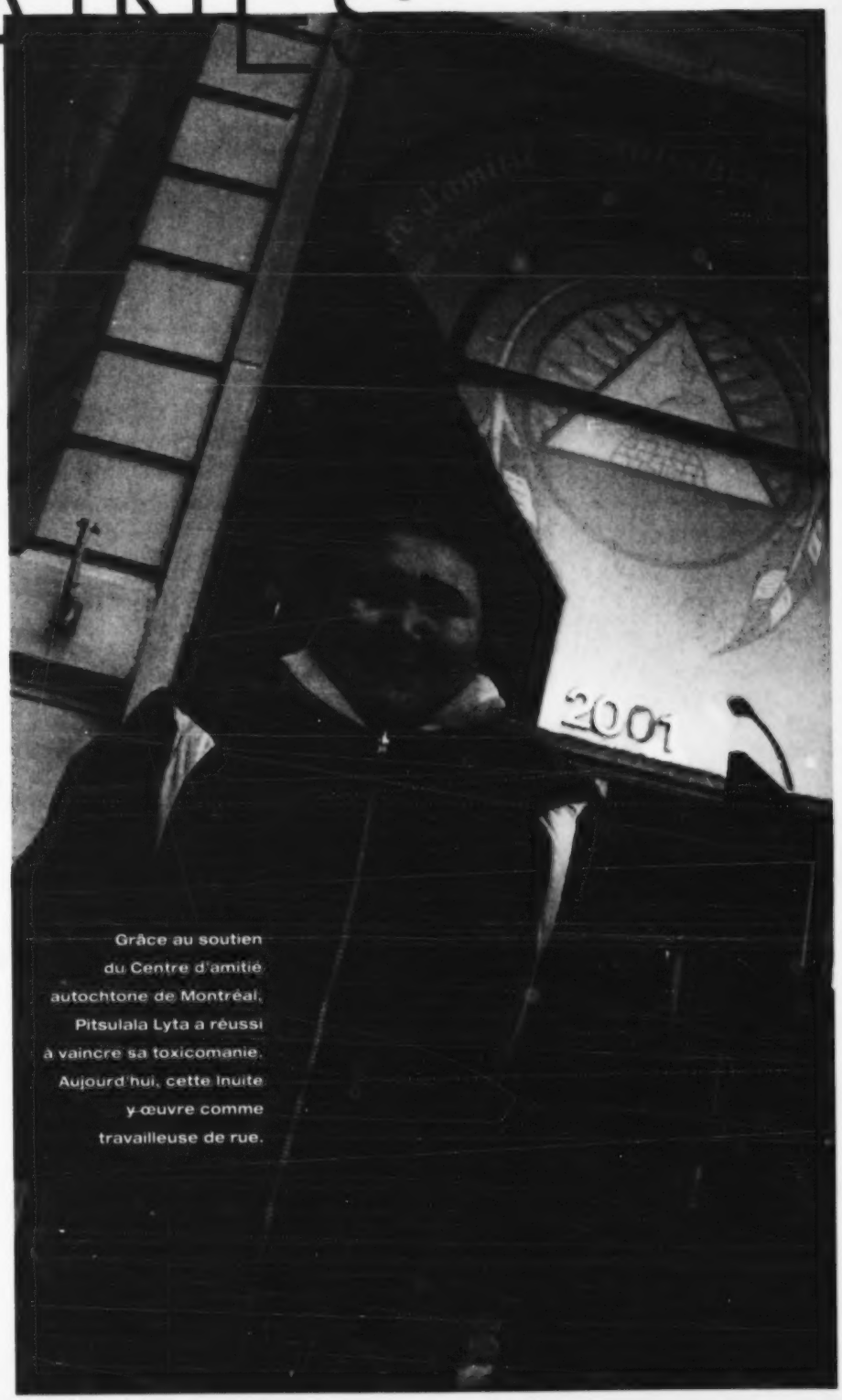
www.csf.gouv.qc.ca/fr/8mars

Conseil du statut de la femme
Québec

AUTOCHTONES URBAINES

De plus en plus de femmes des Premières Nations s'installent en ville. Elles n'y trouvent pas toujours l'eldorado dont elles rêvaient.

PAR MARIE-EVE COUSINEAU



Grâce au soutien du Centre d'amitié autochtone de Montréal, Pitsulala Lyta a réussi à vaincre sa toxicomanie. Aujourd'hui, cette Inuite y œuvre comme travailleuse de rue.

Son fils Solomon sur le dos et ses mocassins aux pieds, Alberteen fait le tour du Foyer pour femmes autochtones de Montréal comme si elle en était propriétaire. Dans quelques semaines, cette Crie du Manitoba devra pourtant quitter le centre d'hébergement temporaire. Alberteen, titulaire d'un baccalauréat en travail social, est sans abri depuis son arrivée à Montréal.

Lorsqu'elle a quitté sa communauté de Fort Churchill, en septembre, cette mère monoparentale de 36 ans ne croyait jamais qu'elle se retrouverait sans toit. Débarquée dans la métropole avec seulement deux valises, elle n'était pas sans s'inquiéter pour son garçon de 4 ans – d'autant

qu'il avait pleuré durant les 32 heures du trajet en autobus. Mais elle était convaincue que tout irait pour le mieux. « J'étais vraiment enthousiaste à l'idée de faire ma maîtrise en droit social à l'Université McGill, une des rares institutions anglophones du Canada à offrir ce programme », raconte-t-elle.

Mais au moment de l'entrevue, en novembre, Alberteen désespérait un peu. Elle n'avait trouvé ni logement, ni emploi, ni garderie pour Solomon. Et elle attendait toujours des nouvelles de l'université, où elle s'était inscrite tardivement. « J'ai l'impression de frapper un mur, dit cette anglophone, dont les yeux foncés recèlent le désarroi. Je ne réussis pas à avoir de services. Je ne suis pourtant pas une immigrante, je suis sur mon territoire. »

Alberteen est loin d'être la seule à éprouver de telles difficultés. Au Foyer pour femmes autochtones de Montréal, les 16 places disponibles sont toujours occupées. « On doit parfois même refuser des femmes », dit Josephine Curotte, la directrice. D'après le Centre d'amitié autochtone de Montréal (CAAM), environ 1 200 Inuits et Amérindiens – des femmes pour près de la moitié – vivent actuellement sans domicile fixe dans la métropole. Sans être nécessairement à la rue, ces « nomades » séjournent chez des connaissances, passant de logement en logement. Leur nombre serait appelé à augmenter, d'après une étude publiée par l'organisme en 2002.

Au Québec, selon différentes recherches, entre 30 et 60 % de la population autochtone vivrait maintenant à l'extérieur de sa communauté d'origine. De plus en plus de jeunes des Premières Nations – du Canada, des États-Unis et même d'Amérique du Sud – font le saut vers Montréal pour y étudier, trouver un emploi ou un meilleur logement. C'est que la pression est grande dans les réserves, surpeuplées. Alberteen, elle, ne pouvait plus supporter de vivre à l'étroit dans la maison de ses parents. « Je devais absolument partir, dit-elle à deux reprises. J'ai 36 ans… Je dois être indépendante ! »

D'après le rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones, rédigé en 1996, les femmes sont plus nombreuses que les hommes à migrer vers les métropoles. Plusieurs d'entre elles fuient la violence, signale Daisy Iserhoff, une intervenante du Centre des femmes de Montréal. « Dans les communautés, la violence est de plus en plus dénoncée, mais il reste qu'on est vite marginalisées, observe cette Attikamek d'origine. Il n'y a pas de centres d'hébergement. »

Une fois déménagées en ville, ces citadines en difficulté découvrent souvent tout autre chose que l'eldorado dont elles rêvaient. C'est ce qu'a constaté Mylène Jaccoud, professeure à l'École de criminologie de l'Université de Montréal, qui a étudié le cas de 10 femmes autochtones. « Elles vivaient des difficultés dans leur communauté d'origine et n'ont pas vraiment amélioré leur sort en ville », indique cette chercheuse. Certaines tombent dans l'alcool et la drogue. Quelques-unes ont même recours au « sexe de la survie ».

Lorsqu'elles quittent leur collectivité, les femmes ne peuvent plus bénéficier des mêmes avantages que leurs pairs. Le gouvernement canadien se décharge en effet de toute responsabilité envers les autochtones hors réserve, même s'ils sont inscrits au Registre des Indiens. « Quand on vit dans la communauté, on ne paye pas de taxes sur l'emploi, ni sur la propriété, précise Chad Diabo, un travailleur de rue du CAAM d'origine mohawk. Les rendez-vous chez l'optométriste sont aussi payés par le fédéral. En ville, on n'a plus droit à rien. »

Ainsi laissés à eux-mêmes, les nouveaux venus se butent aux barrières culturelles et linguistiques de leur terre d'accueil. Les Inuits, qui parlent l'inuktitut et souvent peu l'anglais, sont d'autant plus démunis, estime Carole Lévesque, professeure à l'Institut national de la recherche scientifique, qui

> « J'ai l'impression de frapper un mur. Je ne réussis pas à avoir de services. Je ne suis pourtant pas une immigrante, je suis sur mon territoire. »
>
> Alberteen, Crie du Manitoba

S'approprier la ville

Si le phénomène de l'itinérance est préoccupant, la majorité des autochtones qui passent à la ville s'adaptent sans trop de heurts. D'après Carole Lévesque, la métropole ne représente plus une terre d'exil, comme à l'époque où les femmes des Premières Nations qui avaient épousé un Blanc devaient quitter leur communauté. « Montréal devient une plaque tournante, dit-elle. Les organisations politiques, communautaires et culturelles autochtones y sont de plus en plus nombreuses. »

La présence de ces regroupements favorise l'embauche d'autochtones dans la métropole. Dans une étude effectuée auprès de 26 femmes vivant en ville, Carole Lévesque a constaté que 23 d'entre elles occupaient un emploi au sein d'un organisme autochtone ! Par ailleurs, c'est souvent le désir de travailler qui pousse les Amérindiennes et les Inuites à déménager. Bien qu'elles soient instruites, plusieurs jeunes femmes ne trouvent pas d'emploi au sein de leur communauté. « Dans bien des cas, les emplois sont occupés par des hommes, mais aussi par des aînés », explique la chercheuse, tout en rappelant que la mobilité est aussi un trait de la culture autochtone.

effectue depuis 32 ans des études sur les Premières Nations. « Ils arrivent souvent dans la métropole sans jamais y avoir mis les pieds. » D'après une étude du CAAM, les Inuits constituent moins de 10 % de la population autochtone à Montréal, mais ils représentent quelque 43 % des sans-abri de cette origine.

Comme les Amérindiens, ces Inuits sont confrontés pour la première fois au racisme. « Ils ne vivaient pas cette situation dans leur milieu naturel », remarque Édith Cloutier, directrice générale du Centre d'amitié autochtone de Val-d'Or. Jean Walsh, travailleuse de rue pour le CAAM, associe en partie la hausse du nombre de sans-abri autochtones à la discrimination ambiante. Avec la crise du logement actuelle, « les propriétaires peuvent choisir leur locataire », explique-t-elle.

explique-t-elle, c'est de les amener à utiliser les services sociaux du réseau de la santé. »

Mais, de l'avis de tous, ces nouvelles initiatives ne suffisent guère. Pas moins de 44 organismes d'aide aux autochtones se trouvent sur le territoire de Toronto, alors que la population de la Ville reine compte pratiquement la même proportion d'Amérindiens et d'Inuits que Montréal. « Une de ces organisations a même un autobus semblable à celui de Pops [qui sillonne la métropole pour apporter nourriture et chaleur aux itinérants] », indique Chad Diabo.

D'après le CAAM, les autorités sous-estiment la présence des autochtones en ville. Près de 6 000 d'entre eux vivent sur l'île de Montréal, selon le dernier recen-

D'après le rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones, les femmes sont plus nombreuses que les hommes à migrer vers les métropoles. Plusieurs d'entre elles fuient la violence.

Les gens des Premières Nations sont chez eux au Centre d'amitié autochtone de Montréal, situé rue Saint-Laurent, au coin de la rue Ontario. Pour le constater, il n'y a qu'à pénétrer dans la salle de séjour où sont assis une soixantaine d'entre eux pour le repas chaud du midi. En plus de fournir nourriture et assistance, l'organisme a lancé un projet-pilote en janvier 2003 : ses travailleurs sociaux arpentent le centre-ville afin d'offrir différents services aux sans-abri autochtones. « Nous les accompagnons notamment à l'hôpital et nous fixons des rendez-vous pour qu'ils se procurent une carte d'identification (d'assurance-maladie ou d'assurance sociale) », mentionne Pitsulala Lyta, travailleuse de rue d'origine inuite.

Daisy Iserhoff tente aussi de faciliter l'adaptation des autochtones au milieu urbain. En septembre, l'Association des femmes autochtones du Québec et le Centre des femmes de Montréal l'ont chargée de mettre en place un programme d'aide pour les Amérindiennes et les Inuites. « Le but du projet, sement de Statistique Canada. « Dans les faits, ils sont environ 15 000, dit Carole Lévesque. Beaucoup ne sont pas inscrits. » Les organismes d'aide peinent donc à obtenir du financement de la part des différents paliers de gouvernement. « Nous n'avons pas de fonds assurés, déplore Chad Diabo. Nous devons renouveler nos subventions tous les six ou neuf mois. »

Les employés du Centre d'amitié autochtone de Montréal sont pourtant convaincus des bienfaits de leurs programmes. Pitsulala Lyta la première. Grâce à eux, cette mère de 35 ans s'est sortie de la drogue et de l'alcool. Et elle a pu récupérer la garde de ses deux enfants, confiés à la Direction de la protection de la jeunesse. « Ici, j'ai trouvé des gens qui comprenaient ma situation, comme l'éloignement de ma famille. » Sobre depuis trois ans, cette Inuite originaire d'Iqaluit, étudiante à temps partiel à l'Université McGill, n'a nullement l'intention de retourner dans le Nord. « C'est bien trop ennuyant ! » ■

Besoin de joindre la *Gazette des femmes* ?

Pour vous abonner seulement :
www.abonnement.qc.ca

Sinon, communiquez avec nous pour :

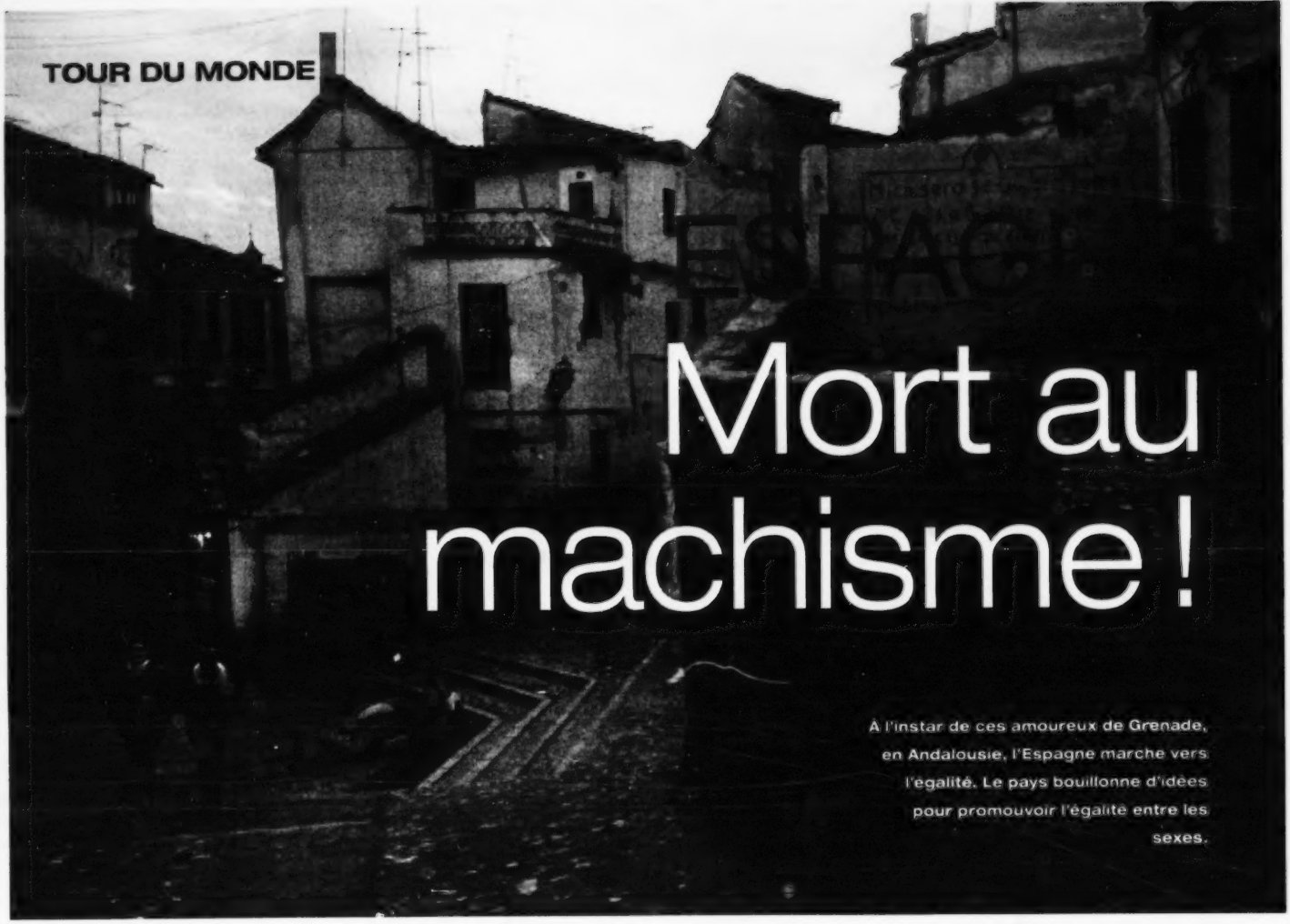
- renouveler votre abonnement ;
- effectuer un changement d'adresse (prière de préciser votre ancienne adresse) ;
- commander vos abonnements-cadeaux ;
- acheter nos guides de la collection la *Gazette des femmes* ;
- nous aviser d'un problème de livraison ;
- signaler un numéro manquant.

Par téléphone :
(514) 875-4444
ou
1 800 667-4444

Par télécopieur :
(514) 523-4444

Par courrier :
Gazette des femmes
525, rue Louis-Pasteur
Boucherville (Québec)
J4B 8E7

www.abonnement.qc.ca



Mort au machisme !

À l'instar de ces amoureux de Grenade, en Andalousie, l'Espagne marche vers l'égalité. Le pays bouillonne d'idées pour promouvoir l'égalité entre les sexes.

Photo : Jean-François Leblanc/Agence Stock

Une nouvelle loi contre la violence conjugale; une publicité qui invite les hommes à faire le ménage; une ville réservée aux dames le jeudi soir... Fini, le machisme ! L'Espagne entend défendre l'égalité entre les sexes.

PAR SABRINA RANVIER

« Moi, je ne sors jamais en semaine. Cela ne se fait pas. Mais ce jeudi-là, je suis allée boire un coup avec d'autres femmes. Mon mari est resté à la maison. » Magdalena, une femme de ménage espagnole de 45 ans, en rigole encore. En octobre dernier, le maire du village de Torredonjimeno – en Andalousie, dans le sud – a interdit aux hommes de sortir le jeudi soir ! Son but ? Inciter ces messieurs à consacrer quelques heures aux tâches ménagères, pendant que leurs épouses se délasseraient entre elles. « Beaucoup d'hommes sont quand même sortis », poursuit Magdalena, en vidant une poubelle. « Mais ceux qui circulaient dans la rue entre 21 h et 2 h du matin ont dû faire un "don" de 5 € (8 $ CA) aux associations féminines de lutte contre les mauvais traitements. »

L'initiative insolite du maire Javier Checa a fait le tour du monde. Le jour de son implantation, une quarantaine de journalistes affluaient dans sa localité de 14 000 âmes, perdue au milieu d'immenses oliveraies. Et l'opposition municipale manifestait sur la place de la mairie, criant à l'abus de pouvoir et à la discrimination envers les hommes. Finalement, le « Jour de la femme » n'a duré que deux jeudis, le 2 et le 9 octobre; les patrouilleuses chargées de faire payer les contrevenants ont perdu leur boulot. « Nous avons recueilli environ 1 000 € (1 650 $ CA) », se console Maria Teresa Jiménez, élégante conseillère municipale de Torredonjimeno. « Cette mesure se voulait sympathique. On espérait que les gens prendraient conscience des difficultés des femmes. »

Le machisme a la vie dure en Espagne. « Mon grand-père avait l'habitude de frapper sa femme avec une ceinture », raconte Francisco Fernando, 36 ans, un docteur en philosophie qui a donné des conférences sur l'égalité des sexes à Torredonjimeno. La misogynie est toujours présente dans les mentalités. Les Espagnoles ont gagné leur indépendance tardivement, souligne Raquel Valderrama, employée à l'Institut de la femme (*Instituto de la Mujer*) du même village. « Pendant la dictature franquiste (1939-1975), les femmes étaient officiellement soumises à leur mari. » Elles étaient mineures

devant la loi, ne pouvaient ni divorcer ni gérer elles-mêmes leurs biens. Encore aujourd'hui, l'Espagne a le taux de chômage féminin le plus élevé d'Europe (15,5 %).

Depuis quelque temps, pourtant, le pays lutte avec énergie pour se défaire de sa vilaine réputation de macho. Partout sur le territoire, des gens pilotent des projets – certains plus heureux que d'autres – destinés à rendre plus équitables les relations entre les sexes.

Même le gouvernement s'y met. Le 13 octobre, pendant que Torredonjimeno se remettait de son second *ladies' night*, le Parlement espagnol proclamait une loi sur « l'impact de genre » (*impacto de género*). Celle-ci oblige l'État à s'assurer que chaque nouveau projet de loi ou règlement ne soit pas discriminatoire à l'égard des femmes. Ce mécanisme législatif est déjà en vigueur dans la communauté autonome de Catalogne; depuis deux ans, l'Institut catalan de la femme rédige un mémoire pour chaque projet de loi et émet des recommandations en cas de besoin. La députée Maria Jose Lopez, qui a voté ce projet, veut lui donner encore plus de force. « Le gouvernement s'est engagé à faire des études, mais pas à en appliquer les recommandations », déplore-t-elle.

Cette loi semble d'autant plus importante que l'Espagne vit un problème inquiétant de violence conjugale. Selon l'Observatoire contre la violence domestique, en 2001, 54 Espagnoles auraient été assassinées par leur conjoint (mari, compagnon, fiancé ou ex); en 2003, elles étaient plus de 70. L'ONG féministe *Fundación Mujeres* a dressé une étude encore plus accablante à partir de coupures de presse: selon les responsables, le nombre de victimes aurait quasiment doublé entre le premier semestre de 1999 et le premier semestre de 2003. Cette hausse a déclenché une vague de protestations chez les associations féministes.

Fin juillet, des histoires sordides remplissent les quotidiens espagnols. Un policier catalan assassine son épouse et noie ses restes dans du ciment. Un autre homme pousse sa femme du balcon... Soudainement, les autorités prennent conscience de la gravité de la situation. À tel point que le Parlement repousse les vacances estivales des députés pour pouvoir adopter d'urgence une mesure de protection des victimes de violence domestique. Début août, elle entre en vigueur.

La loi est révolutionnaire. Dans les 72 heures après avoir porté plainte, les victimes sont placées sous protection judiciaire. Le juge peut immédiatement décréter des mesures d'éloignement du conjoint violent, voire le placer en détention (dans quelques mois, il pourra même lui imposer le port d'une puce électronique, ce qui permettra aux policiers de suivre les déplacements des récidivistes dangereux). Les femmes gravement menacées bénéficient d'une protection rapprochée: elles reçoivent un téléphone portable qui les relie directement à un policier chargé de leur sécurité. Enfin, pour permettre aux victimes qui dépendent financièrement de leur conjoint de s'en sortir, l'État leur alloue une aide mensuelle de 300 € (495 $ CA) pendant 10 mois!

Le 25 novembre, Journée internationale de lutte contre les mauvais traitements, le gouvernement espagnol a dressé un premier bilan de cette initiative. Des 4 234 demandes de protection qui ont été adressées de début août jusqu'à fin octobre, les trois quarts ont été acceptées. De plus, l'État a accordé à 184 femmes des mesures de protection rapprochée. On ignore encore, cependant, si le programme s'est avéré efficace.

Le système a ses failles. Par exemple, peu de policiers acceptent de suivre une formation pour assister les femmes en détresse. Parmi les derniers meurtres dus à la violence conjugale, quelques-uns ont été commis par des membres de la police nationale... Selon Enriqueta Chicano, présidente de la Fédération des femmes progressistes, il faudrait aussi former les juges qui entendent ces causes. Les magistrats, croit-elle, trouvent facilement des circonstances atténuantes

Photo: Sabrina Ranver

Sortir en semaine? Ça ne se fait pas, tranche Magdalena, femme de ménage à Torredonjimeno. Elle est toutefois allée « boire un coup » le premier jeudi soir réservé aux dames.

GOUVERNER, CE N'EST PAS DICTER !

Centrale des syndicats du Québec

CSQ

www.csq.qc.net

L'Université féministe d'été

Ouverte à toute personne intéressée par l'analyse féministe d'enjeux sociaux d'actualité

UNIVERSITÉ LAVAL
du 6 au 12 juin 2004

Sur le thème

Féminisme et changement social

Enjeux et défis pour l'action et la recherche féministes

AUCUN PRÉ-REQUIS !
Formation intensive
offerte simultanément aux
1er cycle et 2e cycle (3 crédits)
et
en formation continue
(attestation officielle de participation)

Pour plus de renseignements :
universite-feministe-ete@fss.ulaval.ca
(418) 656-2131 poste 2287

UNIVERSITÉ LAVAL

aux maris violents : un état dépressif, des crises de somnambulisme...

Malgré les ratés, l'impunité disparaît tranquillement. Ce qui n'empêche pas certains drames de se produire. « Avant, les hommes se "contentaient" de tuer leur conjointe. Mais, dans les quatre ou cinq derniers cas de meurtre, l'agresseur, effrayé par l'arsenal judiciaire, s'est suicidé après avoir tué sa femme », fait remarquer Raquel Valderrama. Les Espagnols tolèrent de moins en moins l'abus de pouvoir envers les femmes. Il y a trois ans, à Fuengirola, en Andalousie, l'imam Mohamed Kamal Mustafa a soulevé l'indignation populaire en enseignant comment battre son épouse dans un livre intitulé *La Femme dans l'islam*. En janvier, le tribunal de Barcelone a rendu sa sentence : 15 mois de prison et 2 160 € (3500 $ CA) d'amende. D'après la justice, l'ouvrage incitait à la violence.

Plusieurs associations musulmanes d'Espagne y ont vu un procès contre leur religion. Il est vrai que la population associe volontiers à l'islam les problèmes de violence envers les femmes. « L'Andalousie est très macho parce que cette région a été occupée par les Arabes jusqu'en 1492. Cependant, l'Église catholique prône aussi cette idée de soumission de la femme », tempère Beatriz, une Andalouse dans la trentaine. Cette employée d'une association de femmes à Cordoue a été scandalisée d'entendre un curé, lors d'un récent mariage, affirmer que l'épouse devait « s'occuper de son foyer » pendant que son mari travaille.

L'Andalousie n'a pas le monopole de la violence conjugale. En 1997, un juge de Castille-la-Manche (une région de plateaux désertiques située plus au nord) a tué sa femme, s'est fait acquitter grâce à des détails légaux... et a continué d'exercer sa profession. Scandalisé, le président de cette région, José Bono, a fait voter en 2001 une loi qui permet de publier les noms des conjoints violents et les sentences prononcées. L'Institut de la femme d'Aragon compile annuellement les condamnations pour violence domestique et envoie le rapport dans les administrations, où chacun peut le consulter.

Le président s'est vite fait accuser d'ouvrir une boîte de Pandore. En identifiant les coupables, cette loi controversée identifie également les victimes (femmes et enfants), qui doivent alors vivre avec le stigmate de la violence familiale. « C'est beaucoup plus traumatisant pour un enfant d'aller à l'enterrement de sa mère que d'avoir honte d'aller au collège parce que le nom de son père aura été rendu public », s'est défendu José Bono dans une entrevue accordée au journal local. La mesure a été maintenue.

La controverse ne fait pas peur à Teresa Molina, chef de la section violence de l'Institut de la femme de Castille-la-Manche. Bien sûr que cette loi a été contestée ! Ce qui n'a pas empêché d'autres régions d'adopter des lois similaires cette année, dit-elle, satisfaite que cette mesure ait enfin mis le problème sur la place publique. « La violence domestique est devenue un débat de société. Mais il reste encore beaucoup à faire pour atteindre l'égalité. »

En plus de protéger les femmes contre la violence, l'Espagne entend promouvoir leurs droits... jusque dans leur tête. « Beaucoup de femmes ont reçu une éducation machiste. Par exemple, il arrive souvent que les veuves de plus de 55 ans portent des vêtements de deuil jusqu'à leur mort », dit Gloria Guardia, conseillère municipale à Tor-

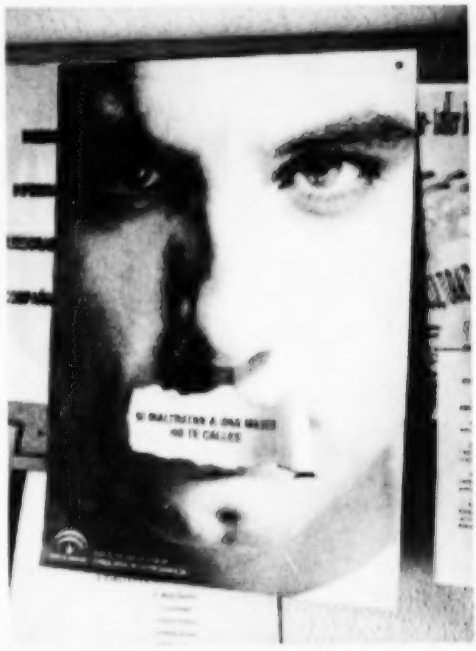


Photo : Sabrina Ranivier

« Si on maltraite une femme, ne te tais pas. » Aux prises avec un inquiétant taux de violence conjugale, l'Espagne fait de gros efforts pour conscientiser ses citoyens.

« C'est clair, tu sais nettoyer. Pourquoi ne le fais-tu pas à la maison ? » L'Espagne a investi 2,9 millions de dollars dans cette publicité incitant les hommes à faire le ménage.

redonjimeno. Dans son village, où seulement 10 % des femmes travaillent à l'extérieur du foyer, elle organise des conférences pour « les rééduquer, leur faire comprendre qu'elles ne doivent pas tout accepter ». Plus facile à dire qu'à faire, confie Maria Lluisa, une petite dame énergique de 63 ans qui, pourtant, s'habille en couleurs et ne se laisse pas marcher sur les pieds. « C'est plus fort que moi, si je vois mon fils faire son lit, j'ai l'impression de l'avoir mal élevé ! »

Une enquête de l'Institut national des statistiques montre que les Espagnoles consacrent quotidiennement 4 h 30 au foyer, contre 1 h 30 pour leurs compatriotes masculins. Dans ce pays, il est très rare de voir un homme un balai à la main… sauf à la télé. Une publicité montre un homme chauve, dans la quarantaine, qui gare sa voiture et sort des produits ménagers. Vigoureusement, il nettoie le toit, cire le tableau de bord, puis souffle pour faire briller les vitres. Une voix hors champ commente : « C'est clair, tu sais nettoyer. Pourquoi ne le fais-tu pas à la maison ? » Le gouvernement a investi 1,75 million d'euros (2,9 millions de dollars) dans cette campagne publicitaire, lancée en mars, pour convaincre les hommes de 30 à 60 ans de partager les tâches ménagères. Les pubs ont été diffusées sur les chaînes publiques… et dans la presse sportive.

Au pays des toreros, la lutte au sexisme prend plusieurs formes. Jusqu'à Felipe, héritier de la couronne espagnole, qui entend changer les lois de succession pour autoriser une femme à monter sur le trône ! Ce prince fringant a annoncé récemment ses fiançailles avec une journaliste télé, jeune femme divorcée.

Pendant ce temps, à Torredonjimeno, la vie continue. Dans les cafés, des hommes sirotent leur consommation. Éternel optimiste, le maire y a fait placer des urnes pour que les clients puissent faire un don à la cause féminine… s'ils le désirent. Les femmes espagnoles vivent-elles des problèmes ? Au café Les Arcs, le serveur Javier, 25 ans, une alliance à la main gauche, hausse les épaules en signe d'indifférence. Chez Pablo's – où il n'y a pas une seule femme aujourd'hui –, Adolfo, un client, s'indigne : la radio vient d'annoncer la mort d'une jeune épouse, assassinée par son mari. « Mais c'est un cas isolé », ajoute-t-il.

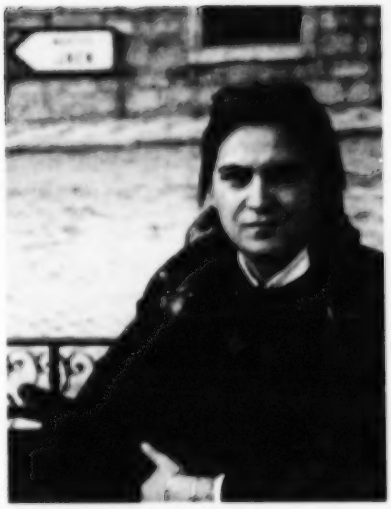


Photo Sabrina Ranvier

« Beaucoup de femmes ont reçu une éducation machiste », croit Gloria Guardia, conseillère municipale de Torredonjimeno.

Dans le cimetière du village repose le corps d'une dame de 90 ans, décapitée et décortiquée par son mari de 91 ans à la mi-septembre. Pour Magdalena, la femme de ménage de l'hôtel Les Arcs, la mesure du maire a fait beaucoup de bruit, mais n'a pas vraiment ouvert le débat sur la situation des femmes. « Il y a de la violence domestique, on le sait par les voisines, dit-elle. Mais tant qu'il ne se passe pas quelque chose d'énorme, on n'en parle pas. » ■

Toutes des putes le livre à scandale

« Moi, je ne serais pas capable de tuer une femme, je n'aurais pas les tripes pour le faire. Mais les violer, cela ne me procure aucun remords. » Cette phrase est de l'écrivain espagnol Hernan Migoya. Sa nouvelle intitulée « Le violeur », extraite de son livre *Todas putas* (« Toutes des putes »), constitue un vrai plaidoyer en faveur du viol. Une agression sexuelle, « c'est aussi de l'amour », écrit l'auteur. Et le violeur, un être « incompris », « marginalisé ».

Dès sa parution, en mai, ce livre fait scandale. Les défenseurs des droits de la femme réclament son retrait. La maison d'édition accède à leur demande. Mais, peu après, une centaine d'intellectuels espagnols crient à la censure et publient un manifeste en appui à l'ouvrage : *Todas putas* revient en librairie. Fin juillet, l'affaire rebondit encore. D'après la presse, la copropriétaire de la maison d'édition n'est autre que la directrice de l'Institut de la femme, un organe gouvernemental chargé de la protection de la condition féminine en Espagne ! Une trentaine d'organisations féministes portent plainte contre elle devant le défenseur du peuple espagnol (médiateur entre la population et l'administration). L'affaire suit son cours.

Quant à l'auteur, il n'éprouve aucun remords. À un journaliste, il a expliqué qu'il avait toujours voulu être célèbre…

Bébés CINÉPHILES

TOUS LES MERCREDIS MATIN, les bébés sont invités au cinéma Le Clap, à Québec… pour y faire la sieste dans le noir ! À leurs côtés, les mères visionnent le dernier-né des Woody Allen, Robert Lepage, Bertrand Tavernier et autres grands noms. Plus la projection avance, plus elle est ponctuée de gazouillis et de petits pleurs. Personne ne s'en formalise : la matinée est réservée aux parents qui ont envie de voir un bon film sans recourir à une gardienne et qui profitent de l'occasion pour sortir de la maison.

« La demande nous a été faite par des femmes qui avaient amené leur bébé au cinéma en après-midi ou en soirée avec la crainte constante de déranger tout le monde, explique Stéphanie Bois-Houde, rédactrice en chef du magazine *Le Clap*. Pour nous, il a été facile de répondre à ce besoin. Il a suffi de prévoir une table à langer. Deux employés peuvent faire chauffer les biberons au micro-ondes durant la séance. Après le film, des mères prennent un café ensemble. Certaines se donnent rendez-vous pour la semaine suivante. » Et les pères ? « Très peu d'hommes viennent et, en général, ils accompagnent leur conjointe. »

La direction choisit des films dont les spectatrices pourront suivre l'histoire en dépit des imprévus… prévisibles, comme un changement de couche ou une pause purée. Conformément à la politique habituelle du Clap, le son n'est pas amplifié et aucune bande-annonce tapageuse n'est projetée.

Que l'action du film se déroule dans le désert de l'Afghanistan, dans le métro de Paris ou au cœur de Montréal, il règne dans la salle de cinéma une tolérance mutuelle et un calme très acceptable. Aux dires de Stéphanie Bois-Houde, les bébés sont souvent plus discrets que bien des adultes à la séance ordinaire !

Horaire des films : 650-2527
www.clap.qc.ca

À Montréal, quelques cinémas Famous Players offrent aussi des projections aux parents.

Choisir sa CAUSE

AU QUÉBEC, UNE PERSONNE sur deux consacre du temps au bénévolat, que ce soit au sein d'un organisme ou dans son propre milieu. Longtemps confinée au dévouement des dames patronnesses, l'action bénévole va aujourd'hui dans tous les sens : écoute téléphonique pour joueurs compulsifs, soutien en tant que grands-parents virtuels, clinique d'impôt, transport d'équipes sportives, parrainage de réfugiés politiques… L'ampleur du mouvement est telle qu'une question peut se poser au moment de faire ses débuts : vers où diriger son désir d'aider ?

Pour Pierre Riley, directeur de la Fédération des centres d'action bénévole du Québec, la personne doit d'abord cibler ses propres attentes : souhaite-t-elle soutenir une cause précise, utiliser ses compétences, acquérir une nouvelle expérience, rendre à d'autres le soutien reçu dans un moment difficile, rompre l'isolement ? Combien d'heures est-elle prête à donner tout en préservant l'équilibre de sa vie personnelle ? Vise-t-elle à accomplir des tâches administratives ou à travailler directement avec la clientèle ? Est-elle parfaitement d'accord avec le message véhiculé par l'organisme ? « Ce sont là des interrogations essentielles pour éviter les mauvais choix, explique le directeur. Une bénévole peut œuvrer en vase clos alors qu'elle cherchait à établir de nouveaux contacts. Elle peut aussi se sentir en opposition continuelle avec l'équipe si elle ne partage pas les valeurs du groupe. Après un échec, il arrive que des gens renoncent complètement à l'action bénévole. »

Aux personnes qui lui demandent où les besoins sont les plus pressants, Pierre Riley indique sans hésiter le secteur de la santé et des services sociaux, durement touché par les compressions de l'État et le vieillissement de la population. Le nombre de bénévoles y est à la baisse, notamment parce que leur contribution est sollicitée dans d'autres milieux, tels que la culture et les loisirs.

La plupart des gens trouvent la cause qu'ils veulent servir simplement en parlant avec leur entourage de leur désir de s'investir. Il peut être utile aussi de contacter directement les organismes dont le mandat paraît intéressant. Le site Internet de la Fédération des centres d'action bénévole permet de repérer les organismes de référence qui tiennent la liste des formes possibles de bénévolat dans toutes les régions du Québec.

Petit détail révélateur : 95 % des bénévoles du monde sportif sont des hommes, tandis que les femmes, exactement dans les mêmes proportions, se tournent vers les arts…

www.fcabq.org/centres/centres.php

Cancer du sein
DANSER POUR GUÉRIR

LE TITRE DU LIVRE PROMET beaucoup, mais la science a démontré hors de tout doute que l'optimisme est un allié quand il s'agit de combattre une maladie. *En pleine forme après un cancer du sein – guérir le corps et l'esprit par l'exercice* explique en détail un programme de thérapie par la danse et le mouvement pour aider à remonter la pente. L'auteure, la danseuse professionnelle Sherry Lebed Davis, a mis au point la technique avec deux gynécologues. Il en résulte une approche et des séries d'exercices axées sur le mieux-être global, la réduction de la fatigue et de la douleur, la souplesse physique et la reconquête de la féminité. Les mouvements sont simples, mais surtout, ils donnent envie de bouger. N'est-ce pas là-dessus notamment que repose la santé ?

Éditions Momentum, 2003, 269 p., 27$.

Tant d'histoires autour des seins est un recueil collectif de récits et de contes issu d'un concours d'écriture tenu au Québec, au Labrador, en Europe et en Asie. Les auteures placent le corps et les seins au centre d'émois d'adolescentes, de regards, de sous-entendus, de légendes, de cris du cœur, de l'humour. Comme dans toute publication à plusieurs mains, la qualité est inégale, mais il y a des trouvailles. Divers artistes ont fait une lecture des 18 textes l'an dernier à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal. Un disque compact joint au livre recrée ce spectacle.

Éditions Planète rebelle, 2003, 124 p., 21$.

ÉTATS FINANCIERS
GUIDE DE SURVIE

BILAN, ENCAISSE, ENDETTEMENT, rendement… Ouf ! Faire partie du conseil d'administration d'un organisme communautaire exige aussi qu'on s'intéresse à ses états financiers. Afin de rendre l'exercice moins ardu, Jocelyne Loiselle propose un atelier dont le titre, rassurant, va à l'essentiel : « Démystifier les états financiers ». Quels renseignements doivent figurer aux états financiers ? Comment doivent-ils être présentés ? Est-il obligatoire qu'un expert externe les vérifie ? Dans les organismes à but non lucratif, il n'est pas rare que les membres du conseil d'administration préfèrent accorder pleine confiance à la direction plutôt que de s'intéresser à la comptabilité. Or, même en toute bonne foi, la personne en poste peut commettre des erreurs. Il peut arriver aussi qu'elle quitte ses fonctions et que personne ne soit en mesure d'assurer rapidement le suivi. Plus rarement, des fraudes peuvent survenir. En moins de quatre heures, la spécialiste parvient à clarifier le sujet pour son petit groupe d'une quinzaine de participants, sans le faire sombrer dans l'ennui. Mieux encore, elle encourage le réflexe de chercher à comprendre les chiffres plutôt que d'expédier l'exercice.

Information au Centre d'animation Saint-Pierre à Montréal : (514) 524-3581. Jocelyne Loiselle se déplace ailleurs au Québec. Elle offre également une formule « sur mesure », adaptée à la situation financière de l'organisme.

Illustrations : Sophie Casson

Faites-moi part de vos **suggestions** ou **commentaires.**

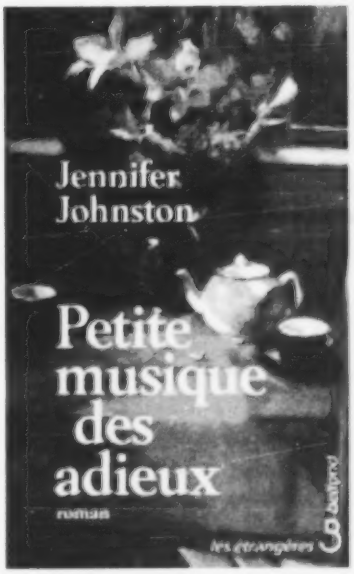
francine.legare@cjcam.com

ELIZABETH GEORGE, dont *Un nid de mensonges* est le douzième polar, n'est plus une inconnue. États-unienne bon teint mais anglophile résolue, l'écrivaine plusieurs fois millionnaire – du moins pour les tirages – campe invariablement en Angleterre des intrigues complexes que résout son récurrent duo de choc : l'inspecteur de Scotland Yard (et comte d'Asherton) Thomas Lynley et le sergent Barbara Havers, célibataire endurcie au physique ingrat. Cette fois, cependant, Lynley reste en retrait au profit d'un couple ami, l'expert judiciaire Simon Saint James et son épouse Deborah. Cette dernière a jadis passé trois ans aux États-Unis, s'y est liée avec une certaine China River, qu'elle retrouve par hasard aujourd'hui… incarcérée dans l'île de Guernesey pour cause de meurtre ! Mais comme dans tout bon polar qui se respecte, la victime – l'homme le plus riche et influent de Guernesey, mécène aussi adulé que haï, et coureur de jupons malgré ses 69 ans – a suffisamment d'ennemis pour qu'une belle brochette de suspects et de motifs entretiennent le mystère. Et au-delà du suspense, il y a la manière. L'écrivaine n'a pas sa pareille pour explorer un microcosme, dépeindre les conflits intérieurs et les névroses de personnages parfois bizarres, et inventer des intrigues savamment enchevêtrées. En somme, Elizabeth George a un don précieux : elle sait raconter une histoire. Et très brillamment, par surcroît !

Presses de la Cité, 2003, 528 p.

LE CADRE DES CINQ NOUVELLES qui composent *La héronnière*, c'est un village perdu envahi par une nuée de citadins dès l'amorce de l'été : des Montréalais pour la plupart, qui ont ici leur résidence secondaire et font rouler l'économie locale. Et comme la région regorge de pourvoiries, l'automne, les chasseurs prennent la relève. C'est justement avec l'un d'eux que partira Nicole, la femme du narrateur de « La roulotte », le premier texte du recueil. Après 28 ans de mariage ! Mais elles partent presque toutes en effet. « Depuis quelques années, le village était déserté par les femmes. » Celles qui restent sont de drôles de numéros. Élisabeth, par exemple, « méprisait les agriculteurs et en particulier son mari qui pourtant possédait la ferme laitière la plus florissante ». Elle collectionne d'horribles poupées de porcelaine, s'enorgueillit de ses relations avec les estivants, cultive les répliques sentencieuses… et regarde le voisin se débarrasser des chats qui envahissent l'étable en les tirant de toutes ses forces contre un mur. Non, ils ne sont pas forcément sympathiques, ces villageois : ils ont leur part d'ombre, leur folie, leurs démons. Le décor est rude, le village vit sous une chape de mensonges, et c'est toute la cruauté d'un monde replié sur lui-même que Lise Tremblay nous révèle. Que se cache-t-il donc dans l'arrière-pays ? Une noirceur ordinaire, et un mal de vivre ordinaire, que cette écrivaine au style fluide met au jour à la faveur d'un détail, d'un tout petit rien. Et c'est un tout petit rien, aussi, qui fait que ces nouvelles transcendent l'anecdote pour atteindre presque au poétique.

Leméac, 2003, 112 p.



LONGTEMPS OCCULTÉE par celle de la Grande-Bretagne, la littérature irlandaise connaît, à l'heure actuelle, une certaine vogue. Auparavant, Jennifer Johnston, 70 ans passés et forte d'une dizaine de traductions en français depuis 1977, aura tenu le fort sans tambour ni trompette. *Petite musique des adieux* – le titre original, *The Gingerbread Woman*, donne une plus juste idée du roman – est donc une occasion de découvrir celle qui est considérée comme l'un des plus grands écrivains irlandais contemporains. Belle découverte, en réalité, tant ce roman sonne juste. Sa narratrice, Clara, réintègre son Dublin natal à 35 ans, après avoir longtemps vécu aux États-Unis, pour se remettre d'une liaison amoureuse qui l'a profondément blessée. Laurence McGrane, lui, tente de se remettre de l'assassinat de sa femme et de sa petite fille. Ces deux écorchés vifs, ces deux êtres méfiants tissent sur les cendres de leur passé une relation d'amitié peu banale grâce à laquelle ils réapprendront à exister. Cette relation, tout comme le deuil que vivent les protagonistes, Jennifer Johnston l'explore avec finesse, sans s'appesantir. La légèreté de l'écriture, de fait, constitue un très heureux contraste avec la gravité du propos. Dans ce livre fort, qui n'est pas dénué d'humour, on trouvera beaucoup : de la générosité au premier chef, de la sensibilité et une bonne dose d'humanité.

Belfond, 2003, 252 p.

L'ANGE DE BOIS

LES ANGES n'ont pas toujours les fesses rebondies des cupidons concupiscents de la Saint-Valentin. Dans *La part sans poids de nous-mêmes*, ouvrage photographique publié aux Éditions du passage, les créatures ailées de Muriel Englehart redonnent tout son sens au mot « sacré ». Ces anges longilignes, la sculptrice les fait jaillir d'une simple branche de poirier. À 88 ans, la vieille dame grimpe tous les jours les nombreuses marches menant à son atelier, sous le toit de l'église Saint-Sulpice, à Paris. Formée en art sacré, cette Américaine n'a eu de cesse de sculpter pour les églises, encore et encore, depuis son arrivée en France, en 1954.

Le livre, qui contient aussi un récit de l'auteure Suzanne Jacob, ne se contente pas de fixer les anges pour l'éternité. Sous l'objectif de la photographe Dominique Malaterre, ces objets de bois prennent une nouvelle dimension. À coups de gros plans, d'éclairages savamment agencés, l'artiste donne une nouvelle réalité à ces personnages. Elle révèle leur force, cherche à rendre visible l'invisible. Ainsi magnifiées, les pièces de bois ressemblent tour à tour à des sculptures de Constantin Brancusi (pionnier de l'abstraction), des statues médiévales, ou encore des vestiges étrusques (de cette grande civilisation que les Romains ont écrasée). La patine, les traits épurés, les ailes toutes droites de ces anges hors du temps s'imposent en quelque sorte comme un résumé de l'histoire de la sculpture sur bois. Solennels et immobiles, ils ont l'air d'avoir l'éternité pour regarder passer la vie devant leurs yeux contemplatifs.

***La part sans poids de nous-mêmes*, Éditions du passage, 2003, 79 p.**

ESTAMPE NATURE

DEPUIS QUELQUES ANNÉES, Jeanne de Chantal Côté se taille une place de choix dans le domaine de l'estampe. Après avoir utilisé cette technique de façon traditionnelle, puis recouru à l'informatique, elle se tourne désormais vers les impressions brutes, directement tirées de la nature. Pour constituer la gigantesque murale qu'elle expose dans la galerie Engramme, à Québec, l'artiste a utilisé des tampons de végétaux, des morceaux de mur, voire des bouts de toit !

Revenant aux origines de l'estampe, l'artiste enduit d'encre les éléments familiers de son terrain – un pont, une fourche, un arbre – pour les appliquer directement sur une toile. Ces toiles participent ensuite à l'immense casse-tête qu'elle a formé autour d'une image d'elle-même, agrandie sur plusieurs mètres. Ici, des empreintes de bouts de bois se trouvent en lieu et place des épaules; là, une impression de motifs floraux constitue une couronne... Le tout donne finalement une sorte de déesse de la nature.

Ainsi, cette femme ancrée dans sa terre présente ses hommages au paysage et illustre le lien qui l'unit aux éléments qui l'entourent. La diffusion de sons enregistrés sur ce même terrain – le bruit de la rivière, le craquement des feuilles, le vent qui siffle dans les arbres – complète ces impressions de la nature. Nous voici tout à coup plongés dans la réalité brute d'un coin de pays, ici et aujourd'hui.

À Engramme, dans la coopérative Méduse, du 26 mars au 18 avril. Tél. : (418) 529-0972.

COCKTAIL

VITAMINÉ

PLACEZ-LEUR UNE ESTRADE sous les pieds en guise de scène, une simple guitare avec une flûte à bec dans les mains, et les trois chanteuses de Vitamine Bleue prennent possession de la salle. Avec une énergie et une présence dignes des routiers du métier, Lucie Dubé, Isabelle Dussault et Sabrina Linsay-Tremblay, actuellement étudiantes en musique, mettent leur technique en chant classique ou jazz au service de leur ironie. À trois plumes, elles ont concocté des chansons absurdes, irrévérencieuses, toujours surprenantes, qu'elles interprètent à deux ou trois voix. Leurs notes flûtées s'élancent pour décrire la soif du dromadaire, les aventures d'un coléoptère solitaire ou pour parodier les chansons d'amour sirupeuses, sur fond de liposuccion et de seins en silicone. En polyphonie, ce drôle de trio met en boîte Barbie et son compagnon Ken, et dénonce le culte du corps et de la femme-objet. Album disponible chez Musique du Faubourg et au restaurant L'Orange bleue, à Québec, ou à l'adresse électronique galeique@hotmail.com.

Au café équitable l'@muse-café, à Montréal, le 26 mars. Tél. : (514) 274-5353.

Un ESPION chez les

PENDANT TROIS ANS, Pierre-Yves Lemieux a troqué son identité d'auteur de théâtre pour celle d'une petite souris. Ouvrant grandes ses oreilles dès qu'une femme prenait la parole, qu'une autre lui donnait la réplique et qu'ensemble elles débattaient, il se tenait coi, toujours prêt à consigner ces échanges parfois musclés. Le résultat de son « espionnage » tient dans une pièce de théâtre à l'affiche de La Bordée, à Québec. *Without men (Ah ouain ?)* se veut une œuvre éclatée, un kaléidoscope d'images et d'impressions sur la femme en 2004, mais surtout pas une énumération de thèses à son sujet.

Sur scène, cinq archétypes de femmes se confient (et se prennent le bec). Sous l'œil d'une vidéaste désireuse de bâtir une fiction à partir de leurs expériences, une femme d'affaires ambitieuse, une correctrice d'épreuves, une propriétaire d'agence de danseuses et une étudiante confrontent leur morale, leur vision du travail ou de la sexualité, et se dévoilent sous un jour souvent inattendu. Ainsi, la jeune fille qui semblait si parfaite se révèle une adepte de la sélection génétique, en quête d'une race supérieure. Message implicite de l'auteur : il faut se méfier des vérités trop séduisantes…

Les différentes scènes sont montées comme des séquences de films, sans lien chronologique. Pour saisir l'essence de la féminité d'aujourd'hui, l'auteur – qui signe aussi la mise en scène – intègre des peintures de nus féminins commandées à un artiste contemporain, de la musique, des monologues de *Phèdre* (tragédie classique de Racine). « Mes personnages vont sortir de cette expérience ébranlés dans leurs certitudes, confie Pierre-Yves Lemieux. J'aimerais que les spectateurs se posent des questions, bien sûr, mais surtout qu'ils comprennent qu'ils ont droit à l'erreur, qu'ils peuvent se tromper. » Choisissant délibérément de n'endosser aucune théorie sur les relations hommes-femmes, sur les acquis ou les torts du féminisme, Pierre-Yves Lemieux ne revendique qu'une chose : le fait d'avoir écrit sans aucune censure.

À la Bordée, à Québec, du 9 mars au 3 avril. Tél. : (418) 694-9631.

Centre de documentation
sur l'éducation des adultes et la condition féminine

1983 2003 20 ans

à collecter, à diffuser, à promouvoir et à rendre accessibles,
les savoirs et savoir-faire des milieux de l'éducation des adultes,
de l'alphabétisation et de la condition féminine.

www.cdeacf.ca

FEMMES

LE BÉGUIN POUR SÉGUIN

APRÈS CINQ ANS D'ABSENCE, la grande prêtresse québécoise de la musique revient enfin sous les feux de la rampe. Marie-Claire Séguin nous enveloppe de son timbre chaud pour mieux nous soulever dans ses volutes vocales. Écouter son plus récent album, *Mille traversées*, c'est partir en voyage en se berçant de bossas-novas, de gospels, de tangos, de jazz ou d'incantations amérindiennes. Mais attention, un voyage intelligent. Les textes, signés en grande partie par la chanteuse, évoquent les aliments transgéniques, les peurs enfantines ou le don de soi, ou font le bilan de son engagement dans des luttes de tout poil. Petit bémol : la finesse des mots n'est pas toujours au diapason de cette voix à la richesse exceptionnelle. Parallèlement au disque, Marie-Claire Séguin a entrepris une grande tournée du Québec. Il reste encore quelques représentations pour tomber sous son charme.

À Châteauguay le 27 février, à Terrebonne le 28, à Sainte-Thérèse le 27 mars et à Sherbrooke le 6 avril.

Face aux attaques, ripostons pour avancer

Ensemble, tout est possible !

CSN

CAVAC

CENTRE D'AIDE AUX VICTIMES
D'ACTES CRIMINELS

Formé pour vous épauler

pour **intervenir**

pour **assister**

Une épaule pour **soutenir**

pour **aider**

pour **écouter**

pour **accompagner**

pour **conseiller**

pour **informer**

pour **seconder**

pour **référer**

Justice Québec

partenaire du réseau des CAVAC

www.cavac.qc.ca